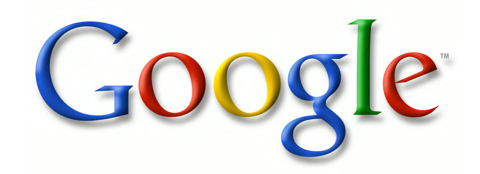
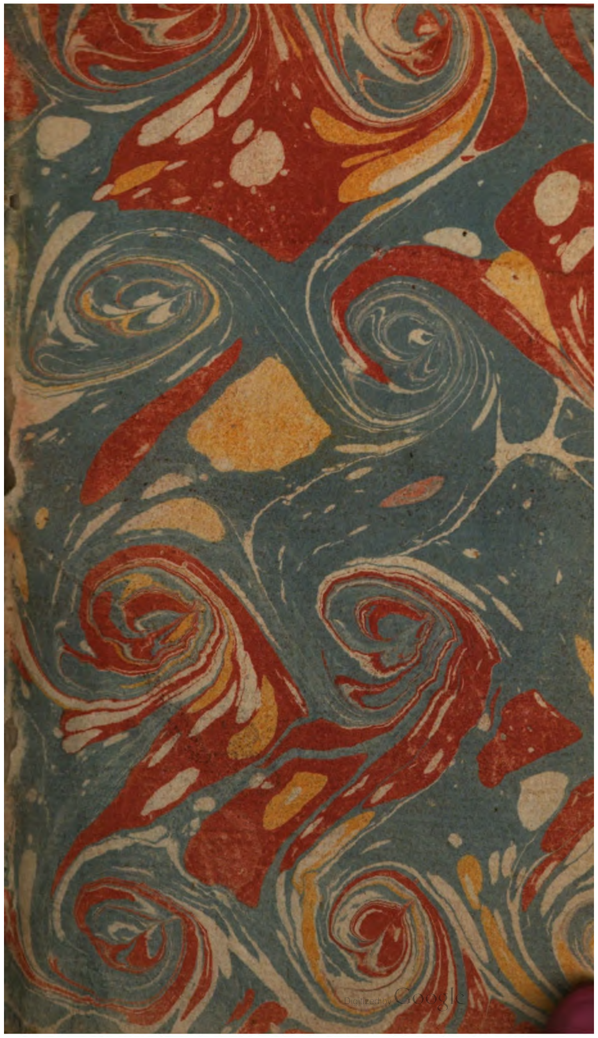








FABLES
ET CONTES
PHILOSOPHIQUES.

FABLES
ET CONTES
PHILOSOPHIQUES.

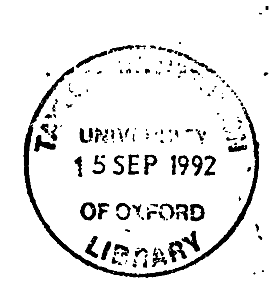
Par M. BARBE.



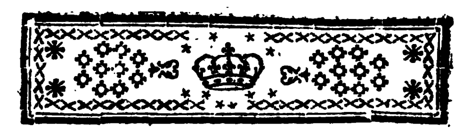
A PARIS,
Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



A MONSIEUR
DE BOURBON,

Comte de Buſſet & de Chalus, Baron de Saint-Martin-du-Puys, & de Puy-Agut ; Maréchal des Camps & Armées du Roi, &c.

FABLE.

LE LIERRE ET LE CHESNE.

SEUL, inconnu, peu diſtingué de l'herbe,
Un Lierre triſtement rampoit.
Près du Lierre, un Chêne élevoit
Juſqu'au Ciel ſa tête ſuperbe.
Le Laboureur ſous ſes rameaux touffus
Venoit ſe délaſſer de ſon pénible ouvrage ;
Et la fraîcheur de ſon ombrage

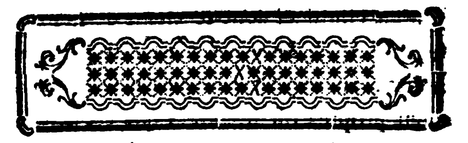
A iij

Ranimoit les Bergers, à ses pieds étendus :
Arbre majestueux, lui dit la foible Plante,
Tire-moi de l'obscurité ;
Daigne appuyer ma tige languissante.
J'y consens, lui répond l'Arbre plein de bonté ;
Quel plaisir de pouvoir par mon Ombre puissante
Contribuer à ta prospérité !
Soutenu, protégé par votre bienfaisance,
Mon livre, BOURBON généreux,
Ne mourra point dès sa naissance ;
S'il plaît à votre cœur sensible & vertueux,
C'est qu'il enseigne à la jeunesse,
Que vous aimez avec tendresse,
Beaucoup d'utiles vérités,
Et lui fournit, sous des noms empruntés,
Pour modèle, votre sagesse,
Votre douceur, toutes vos qualités,
Hormis pourtant votre courage,
La valeur n'entre point dans mon petit Ouvrage.
Vous sçavez que la Fable est simple en ses récits.
Qu'elle n'admet dans ses écrits,

Ni vers pompeux, ni ſublime langage.
Quant aux Lauriers que vous avez acquis,
Mes Lecteurs n'ont-ils pas l'éclatant témoignage
Des généreux François, & de nos ennemis?

Taiſez-vous, Livre téméraire,
Vous oubliez les ordres de BOURBON:
Tout éloge l'offenſe; oſez-vous lui déplaire?
Il vous donne la vie, & vous prête ſon nom.





PRÉFACE.

Si l'on en croit certaines personnes, on peut appliquer aujourd'hui à la Fable, ce que dit le Frondeur dans la Comédie des *Méprises* *, au sujet des Piéces de Théâtre.

On en fait trop ; c'est un genre épuisé.
Depuis longtemps le moule en est brisé.

On fait trop de Fables. J'en conviens. Mais s'il faut renoncer à tout genre, dans lequel on s'exerce trop, malheur à tous les Poëtes. Thalie & Melpomène, gardez le silence & cachez-vous... On n'écrira plus qu'en prose. Et même, en fait de prose, que de genres épuisés ! Lecteur, dispensez-moi d'entrer dans le détail, je n'aime point la satyre.

* Cette Comédie est de M. Palissot.

Mais pourquoi donc le *moule* de la Fable seroit-il *brisé*? La vérité n'a-t-elle plus rien à dire, ou ne doit-elle plus ménager l'amour-propre? Est-il certain que cet amour-propre, qui naît, qui vit & qui meurt avec nous, est devenu de nos jours moins délicat & moins sensible? Ne se soulève-t-il plus contre les reproches directs? Depuis quand les artifices innocens de la fiction commencent-ils à lui déplaire!

Prétendra-t-on que la supériorité reconnue de Lafontaine doit effrayer tout Fabuliste moderne, & lui faire tomber la plume des mains? Si cela est, pourquoi voyons-nous encore des Odes, après celles de Rousseau; des Comédies, si longtemps après Moliere & Regnard; & des Tragédies qui ne sont ni de Corneille, ni de Racine, ni de Crébillon, ni de M. de Voltaire? Prouver trop, c'est ne rien prouver!

Raisonnons mieux, & convenons que dans tous les arts & dans tous les genres d'écrire, il faut désirer la perfection, mais

non pas l'exiger ; qu'un Ouvrage n'eſt point mépriſable parce qu'il n'eſt point inacceſſible aux traits de la critique ; & qu'on ſe promène quelquefois avec plaiſir dans un jardin, quoiqu'il ne ſoit pas à beaucoup près auſſi beau que le jardin des Tuileries.

Je ſçai qu'on reproche bien des défauts à certains Fabuliſtes, & que parmi ces défauts, il y en a qui frappent d'abord, & qui ſont même capables de rebuter. Dans les Fables que je préſente aujourd'hui au Public, j'ai employé tous mes ſoins pour éviter ce que quelques-uns des Auteurs mes confrères ont de plus viſiblement défectueux. Je n'ai point écrit ſeulement pour l'enfance ou pour la jeuneſſe, de peur de n'être lû que de ceux qui aiment le moins à lire. La plûpart de ces Fables ſont de moi, & j'avertis ſoigneuſement de celles dont l'invention ne m'appartient pas. Celles que j'ai traduites ou imitées ne ſont ni d'Éſope, ni de Phédre, ni de Faërne, &c. * Elles

* Ce n'eſt pas que ces Auteurs ne méritent beaucoup d'eſtime ; mais la Fontaine les a mis à con-

ſont de Gai, de Desbillons, & d'Auteurs Allemands connus en France. Si parmi les ſujets que j'ai choiſis il s'en trouve que d'autres ont déja traités & donnés au Public avant moi; cela ne m'eſt arrivé que rarement, par haſard quelquefois & ſans le ſavoir, ou pour des raiſons dont je ne manque point de rendre compte *. Perſuadé que le but principal de la Fable eſt de rectifier les mœurs & de modérer le feu des paſſions, & qu'il eſt du dernier ridicule d'attribuer à des oiſeaux ou à des animaux des raffinements de tendreſſe & de galanterie; je me ſuis donné de garde de faire parler mes Acteurs d'une maniére auſſi

---

tribution. Ce que lui & ſes premiers ſucceſſeurs ont laiſſé ne vaut pas la peine qu'on s'y attache; & le Public aime mieux, ce me ſemble, qu'on puiſe aujourd'hui dans d'autres ſources.

* J'ai trouvé dans un Recueil imprimé depuis peu, ſeize Fables déja faites par M. Ganeau, & neuf Fables traduites ou imitées par l'Auteur du Recueil imprimé chez Brocas en 1762. Voilà vingt-cinq Fables *nouvelles*. Qu'on vienne à préſent me reprocher le titre de *Philoſophiques*. Ces vingt-cinq Fables avoient-elles beſoin d'être refaites?

peu vraisemblable ; j'ai même écarté bien loin tout ce que la vertu la plus sevére ne sçauroit approuver. Les sujets sur lesquels je me suis exercé sont tous instructifs : je supplie même le Lecteur de les regarder comme *Philosophiques*, à cause du titre que je donne à mes Fables, sur lequel on ne sçauroit me chicanner sans me faire beaucoup de peine, & sans montrer un peu de partialité en faveur de certains Ouvrages qui portent impunément le même titre, quoiqu'ils ne soient pas plus *Philosophiques*, que le mien. Par raison, & par une juste déférence pour le goût général, je n'ai introduit sur la scène aucun Etre métaphysique : ces Etres n'excitent aucune image dans l'esprit, & l'on ne s'accoutume point aisément à voir le jugement, la mémoire, le vrai & le faux, le bien & le mal métamorphosés en personnes. Enfin j'ai usé de discernement par rapport à mes Acteurs : ce que l'un dit ne conviendroit point également dans la bouche d'un autre : s'il s'agit de franchise & de sincérité, c'est un

Chien que je fais paroître ; s'il est question de malice, le Lecteur la trouve dans un Chat ; c'est le Renard qui donne des leçons de prudence, de finesse ou de politique ; le Tigre est féroce, le Singe complaisant, l'Ane imbécile & stupide.

Que conclure de tout ceci ? C'est que j'ai tâché de me garantir de quelques défauts frappants & visibles, que d'autres n'ont point évités, parce qu'ils n'y ont point pris garde. Cet avantage au reste est peu de chose ; le dernier venu devoit naturellemment l'avoir. En effet celui qui vient après les autres est à portée de profiter des fautes que ses prédécesseurs ont commises ; & les critiques judicieuses de MM. les Journalistes peuvent aisément leur devenir plus utiles qu'elles ne le sont aux Personnes mêmes dont les Ouvrages ont été critiqués.

Ce n'est donc point par vanité que je m'étends un peu sur le mérite *négatif* de mes Fables. Engager le Public à ne pas condamner ce petit Recueil sans forme de

procès, en l'assurant qu'il n'y trouvera pas certaines difformités qui pourroient le rebuter du premier abord; voilà tout ce que je me propose, c'est à cela seul que mes prétentions aboutissent. Certainement il n'y a rien dans ce dessein qui puisse me faire accuser d'un amour-propre excessif.

Quand un Fabuliste pense au mérite réel, qui seul peut réunir les suffrages en sa faveur, il est, ou il doit être bien humble.

Enjouement, naïveté, diction pure & élégante, Poësie de style, versification coulante & douce, pensées agréables, tours heureux, précision dans les détails & dans la morale, dialogue soutenu & bien lié, manière de narrer qui intéresse, &c. &c. &c. Voilà ce qui constitue le mérite réel dont je parle. Il ne se trouve en entier que dans l'inimitable la Fontaine. On en reconnoît une partie considérable dans ceux à qui le Public a décerné le second & le troisiéme rang.

A l'égard de ceux qui se disputent les autres places, s'ils disoient que ce mérite

leur manque entiérement, on leur demanderoit pourquoi ils écrivent: s'ils osoient se l'attribuer sans restriction, leur folle présomption seroit reçue avec de grands éclats de rire. Ils doivent dire qu'ils y ont aspiré, qu'ils n'ont rien négligé pour l'acquérir; & leur déclaration doit être vraie. Telle est la mienne.

Je ne puis me résoudre à finir cette Préface sans prier encore une fois le Lecteur de faire grace au titre que j'ai choisi. Je ne vois qu'une seule objection qui soit capable de m'effrayer; c'est que toutes les Fables sont, ou doivent être Philosophiques, & que par conséquent ce titre ne convient pas plus aux miennes qu'à toutes celles qu'on a faites jusqu'ici. Cette difficulté me paroît d'autant plus embarrassante, que, pour y répondre solidement, il faudroit nier le fait que le principe suppose, & montrer que j'ai raison de le nier. Or il n'y a point de Lecteur qui ne voye combien une pareille discussion seroit odieuse & contraire au respect que je dois à quelques-uns de

mes devanciers. J'aime mieux laisser l'objection sans réponse & consentir, s'il le faut, que mes Fables n'aient d'autre épithète que celle de *Nouvelles*, quoique cette épithète soit aujourd'hui trop commune, & peut-être même de tems en tems assez mal appliquée.

Dirai-je jusqu'à quel point j'ai pensé m'écarter de la route ordinaire ? Peu s'en est fallu qu'à l'exemple d'un Auteur qui nous a donné un *Cours de Morale mise en action*, je n'aye intitulé mon petit Recueil, *Essai d'un Cours de Morale mis en Fables.*

Oui, cette idée m'est venue, & j'ai été fortement tenté de la suivre; mais si je l'ai rejettée, pour éviter le reproche d'affectation, je crois néanmoins pouvoir assurer qu'elle est conforme au but que je me suis proposé en composant cet Ouvrage. J'espère que des personnes plus habiles que moi perfectionneront ce plan dans la suite, & ne se contenteront pas d'un simple *Essai*. C'est le moyen de se rendre utile au Public, & de faciliter l'étude de la Morale, princi-

palement à la jeunesse. M. de la Mothe a eu cette idée avant moi.

Pour achever cette Préface, qui n'est déja que trop longue, je n'ai plus qu'un mot à dire. Mes vues ont été bonnes. J'ai cherché à plaire en instruisant. Ai-je réussi, au moins jusqu'à un certain degré ? Je m'en rapporte au jugement de ceux qui voudront bien me lire. Quel que soit ce jugement, je m'y soumets d'avance, de peur qu'on ne m'applique ces deux vers de la *Métromanie* :

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.





FABLES ET CONTES PHILOSOPHIQUES.



LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

LES DEUX MÉDECINS.

CERTAIN Malade avoit un Médecin.
C'étoit la févérité même.
Jamais fur son visage blême
N'avoit paru le fourire badin ;
Le Friffon marchoit fur fes traces,
Et revenoit, même aux bons jours
Affaffiné par les difcours

De ce Docteur, glacé par ses menaces;
Le Malade mourut, graces à son secours.

Un autre étoit déja sur les bords du Cocyte,
Il ne lui restoit plus qu'un pas,
Pour aller rendre une triste visite
Au Roi des ténébreux climats. *
En ménageant son caractère,
Son humeur, sa foiblesse, & même ses défauts;
Par des Remedes doux, un Docteur moins sévère
Fit disparoître tous ses maux.

La vérité, trop nue & trop austère,
Au lieu de nous guérir, souvent nous désespère.
Sous un extérieur aimable & gracieux
La Fable cherchant à nous plaire,
Ote à la vérité ce qu'elle a d'odieux.

FABLE II.

Le Gouverneur et le Disciple.

Le jeune Amynte avoit un Gouverneur,
Dur, capricieux, intraitable,
Qui lui disoit avec aigreur,
Que la vertu seule est aimable.

* Pluton, Dieu des Enfers, frère de Jupiter & de Neptune.

Vous mentez, répondoit le jeune homme tout bas.
La vertu vous ressemble. Ah! qu'elle est donc
affreuse!

VERTU, si les Humains ne vous chérissent pas,
C'est souvent notre humeur dure & capricieuse
Qui déguise vos traits, & ternit vos appas.

FABLE III.

L'ISLE DE TILIBET.

AUCUN Tilibétain * ne vit plus de vingt ans;
Un d'entre eux à *Paris* séjourna quelque-tems,
Puis retourna dans sa Patrie.
Interrogé par ses Concitoyens
Sur les mœurs des Européens: * *
Chez eux, dit-il, on dort la moitié de la vie;
On pense à vingt-cinq ans, à quarante on est
vieux:
Dans l'intervalle, on joue, on s'amuse, on babille,
On se supplante, on se bat, on se pille.
Grace au Ciel, nous vivons plus qu'eux.

* Voyez le Nouveau Gulliver, tome Ier.

* * Ceux qui écrivent aujourd'hui *Européans*, n'ont aucun droit d'assujettir les autres à cette manière d'écrire.

FABLE IV.

LE CHIEN DE CHASSE ET LE CHIEN DOMESTIQUE.

DEUX Chiens vivoient dans la même maison.
L'un s'appelloit Vaurien, l'autre avoit nom Fidèle.
Vaurien, par choix & par raison,
S'occupoit constamment à lécher la vaisselle;
Il nettoyoit les os avec beaucoup de zèle,
Et dormoit en toute saison
Quatorze heures par jour. Le Cuisinier Fricasse,
Très mécontent de cette inaction,
Le saisit un beau jour par la nuque, & le place
Dans un engin de son invention.
Là, Vaurien, nouvel Ixion,*
Remuant sans cesse la patte,
Tourne une roue. En vain son désespoir éclate:
En vain il maudit Lucifer,
Comme ayant exprès en Enfer
De ses griffes formé cette affreuse machine,
Pour la destruction de la race Canine.
Fricasse est insensible & son cœur est de fer.

* *Ixion*, pour avoir voulu outrager Junon, fut précipité dans les Enfers, où, suivant les Poëtes il est attaché à une roue qui tourne sans cesse.

Objet infortuné d'une rigueur extrême,
Vaurien n'eſt en repos que durant le Carême.
Et quels ſont les préſens qui lui ſont deſtinés
En récompenſe de ſa peine?
Arètes de poiſſon, deux fois chaque ſemaine;
Les autres jours, os ſecs & décharnés.
Le beau profit!... Mais parlons de Fidèle.
La race de ce Chien devroit être immortelle.
Au lever de l'Aurore il parcouroit les bois;
Son ſeul aſpect, ſon approche, ſa voix,
Aux Sangliers donnoit la fièvre.
Chaque heure il étrangloit un Lièvre;
J'aurois peine à compter les Loups
Qu'il attaquoit avec audace,
Et qui ſuccomboient ſous ſes coups;
Il venoit, il voyoit, il vainquoit, point de grace;
Auſſi, Monſieur, Madame, & même Jean Fricaſſe,
Ne le frappoient jamais de la main ni du pié,
Tant ils avoient pour lui d'eſtime & d'amitié.
Jamais il n'eſſuyoit ni plainte ni menace.
Os de Perdrix, pain blanc, ſoupe bien graſſe;
Et quantité de bons morceaux,
Etoient le fruit de ſes travaux.
Fidèle mourut plein de gloire.
Le ſouvenir de ſes talents
Subſiſte encor dans la mémoire
De ſes généreux deſcendants.

JEUNE homme, ami de la molleſſe,

Qui, semblable à Vaurien, perdez votre jeunesse,
Peut-être un jour la Fortune en courroux,
A quelque vil métier, dont le nom seul vous blesse,
Vous occupera malgré vous.
Ne voyons-nous pas au contraire,
Qu'un travail assidu, malgré le sort jaloux,
Elève bien des gens au-dessus de leur sphère ?



FABLE V.

JUPITER ET BAUCIS.

*CALMEZ votre colère, épargnez votre ouvrage;
Disoit Baucis au Souverain des Dieux,
J'ai voyagé. L'homme ne vaut pas mieux
Partout ailleurs que dans notre Village.
Le monde ne produit qu'ingrat & que pervers.
L'iniquité, l'effronterie,
Dominent en tous lieux, Détruisez l'Univers,
Si vous voulez détruire ma Patrie. —
Vieille, dit Jupiter, jugez mieux des mortels,

* Le Conte de *Philemon & Baucis* a été imité d'Ovide par la Fontaine.

Ils habitoient un bourg, plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment mocqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance, &c.

Et

Et sachez distinguer une faute d'un vice.
Tous les Humains ne sont pas criminels.
Tous ne pechent point par malice.
On peche par foiblesse, on peche par erreur.
Mais vous confondez tout, & c'est une injustice.
Comme les Dieux, lisez-vous dans le cœur?
Votre langage est téméraire,
Rétractez-le, Baucis, de peur de me déplaire.
Le Bourg que vous quittez est plein de scélérats.
Je vais y lancer mon tonnerre.
Quant aux autres mortels qui vivent sur la terre;
Les connoissant si peu, ne les accusez pas.

FABLE VI.

LA CHEVRE ET LE CHOU.

DANS un Jardin fiérement s'élevoit
Un Chou. Certaine Chèvre en le voyant, disoit:
Ah! qu'il est beau! Que je serois heureuse,
Superbe Chou, si ma dent te croquoit! —
Au lieu de souhaiter, la Chèvre paresseuse
N'avoit qu'à faire un pas, elle s'en emparoit.
Mais à peine en un mois vingt fois elle marchoit.
Que d'Humains je connois, Humains que rien ne touche!
Ils sont comme elle. Eh quoi! vous voulez, chers amis,

Que les Ortolans * tout rôtis
Du haut du Ciel vous tombent dans la bouche!
Vous voulez sans travail devenir beaux esprits!
La Chèvre enfin, pleine d'impatience,
Pria le Chou de s'approcher....
Viens ici promptement. Viens me nourrir. Avance.
Un Animal de conséquence
Est-il fait pour t'aller chercher? —
Le Chou trembla d'abord, & garda le silence;
Mais rassuré par la présence
Du Jardinier Mathieu couché sous un buisson,
Souffrez, dit-il, qu'un Chou vous fasse la leçon:
Madame, fussiez-vous Princesse ou Souveraine,
Je vous apprends qu'on n'a rien ici-bas
Sans se donner un peu de peine.
Si vous attendez que je vienne,
Vous attendrez long-temps...Car je ne viendrai pas.

* L'Ortolan est un petit Oiseau, qui chante agréablement, & qui est d'un goût exquis. Il est de la grosseur à peu près d'une Alouette, & vit jusqu'à quatre ans.



FABLE VII.

L'OYE ET LE LOUP. *

FOIBLE & timide! Moi!... Ce reproche est frivole.
Parmi les gens de cœur je tiens le premier rang,
Mes Peres n'ont-ils pas sauvé le Capitole? —
Ainsi parloit une Oye au milieu d'un étang.
Une Louve a nourri le Fondateur de Rome,
Disoit un Loup de son côté:
Je suis donc plus humain, plus bienfaisant que l'Homme. —
Sur ce ton plein de vanité
Comme ils s'entretenoient ensemble,
Un Milan fond sur l'Oye. Effrayée, elle tremble,
Et dans le sein des eaux cherche sa sûreté.
Une Brebis d'un troupeau se sépare
Près de l'étang. Le Loup voyant qu'elle s'égare,
L'arrête, & la dévore avec avidité.

NOBLES, qui vous parez du mérite des autres,

* Cette fable est de M. Hagedorn, Poëte Allemand. Mais la morale que j'en ai tirée est différente de la sienne. *Méfiez-vous*, dit-il, *de ceux qui se vantent de quelques vaines apparences de vertu: il ne leur manque que l'occasion de déployer & d'exercer leurs vices.* Traduction de M. Huber.

Cessez de nous vanter vos Ancêtres fameux ;
Si les vertus de vos Ayeux
Ne sont en même-temps les vôtres.

FABLE VIII.

LE CORBEAU ET LA PIE.

Lorsque maître Corbeau vit tomber le fromage,
Dont le Renard fit un si bon repas,
A la douleur il ne se livra pas,
Et l'espoir du secret ranima son courage.
Quand j'ai voulu, dit-il, montrer ma belle voix ;
Près de l'arbre fatal je n'ai vu que la Pie.
De la discrétion, Margot ma bonne amie
Sans doute observera les loix ;
Elle cachera ma sottise.
Que le Renard, mon ennemi, la dise
Aux Animaux, je le crois bien ;
Mais les Oiseaux n'en sçauront rien. —
Pauvre Corbeau, que votre erreur est grande !
Quoi ! vous croyez qu'aux Oiseaux d'alentour
Margot ne dira point la nouvelle du jour !
Elle la publiera sans qu'on la lui demande.
Déja le Rossignol, le Pivert, le Serin,
Le Sansonnet, l'Etourneau, la Fauvette ;
Et même le Hibou, par la Pie indiscrette
Sont instruits de votre chagrin.

Ce n'est pas qu'elle vous haïsse :
Elle a pour vous de l'amour, du respect ;
Mais vous voulez que dans son bec
Sa langue reste oisive. Ah ! c'est une injustice.

FABLE IX.

LE VIEUX CHEVAL ET LE MULET. *

UN vieux Cheval ne voulut pas
Désormais porter la valise.
Je prétends, disoit-il, briller dans les combats. —
Son maître avec douceur lui fit voir sa bêtise....
Ami, tu n'es plus assez fort ;
Aller aux combats à ton âge,
C'est aller tout droit à la mort.
Dis-moi quel est le personnage
De qui tu tiens un conseil si peu sage ? —
Je le tiens du Mulet. — Le maître au même instant
Donne cent coups de fouet au conseiller méchant.

TOUT Conseiller de cette espèce
Devroit, à mon avis, en recevoir autant.
Ce seroit un grand bien, sur-tout pour la jeunesse.

* *Fables Héroïques.*

FABLE X.

L'ŒILLET ET L'ARROSOIR.

VOUS êtes un charmant objet,
La plus aimable Fleur que forma la nature.
Malgré sa brillante parure,
La Rose vous admire, & tout cède à l'Œillet.
A ce début flatteur l'Œillet parut sensible...
Mais votre tige, ajouta l'Arrosoir,
Panche trop d'un côté : ce défaut est visible ;
Chacun peut s'en appercevoir.
Si je vous humectois, vous seriez moins flexible;
Et la sécheresse nuisible
Sur votre tige auroit moins de pouvoir.
A ces mots, un morne silence,
Un air sérieux & glacé,
Furent la triste récompense
Du zèle désintéressé
De cet ami tendre & sensé,
Qui désormais obligé de se taire,
Se réduisit à supplier les Dieux
De répandre du haut des Cieux
Sur cette Fleur chérie une onde salutaire.

TOUT reproche, Damon, vous paroît odieux ;
Toute leçon vous semble amère.
Vous êtes l'Œillet précieux,
L'ami qui vous reprend est l'Arrosoir sincère.

FABLE XI.

L'ÉPERVIER, LA COLOMBE ET L'AIGLE.

* L'ÉPERVIER vit une Colombe.
Oh! je prétends, dit-il tout bas,
Qu'entre mes griffes elle tombe.
Inventons un prétexte, afin qu'elle fuccombe;
Sans qu'on m'impute fon trépas. —
Il aborde auffi-tôt la Colombe innocente:
Vous croyez donc que c'eft à l'Epervier,
Dit-il d'une voix menaçante,
A vous faluer le premier?
Je vous trouve bien infolente. —
Seigneur, fi je vous avois vu,
Répond l'Oifeau foible & timide,
Affûrement je vous aurois rendu
Tout le refpect qui vous eft dû. —
Vous m'avez vu, répartit le perfide,
Et vous allez favoir. — Par un heureux hazard,
A fes yeux l'Aigle fe préfente,
Et n'a befoin que d'un regard,
Pour jetter dans fon cœur le trouble & l'épouvante.

---

* Un article du Dictionnaire Encyclopédique m'a fourni l'idée de cette Fable.

Le méchant Epervier, qui faisoit tant de bruit,
S'éloigne en tremblant, & s'enfuit.

Que de gens, fiers de leur richesse,
Méprisent un inférieur,
Outragent le mérite, oppriment la foiblesse!
Mais que faut-il pour changer leur hauteur
En lâche complaisance, en timide bassesse?
Le regard d'un supérieur.



FABLE XII.

L'HABIT ET L'OREILLER. *

Certain Habit superbe & magnifique
Attiroit à Damis l'attention publique,
Et beaucoup de respect. Or un jour cet Habit,
En attendant que la vergette
Frottât l'étoffe, & la rendît bien nette,
Par un valet fut jetté sur un lit.
Là s'ennuyant, & ne sachant que faire,
Il s'avise de babiller:
Que mon maître est heureux! dit-il à l'Oreiller.
Crédit, honneurs, dignités, bonne chère,
Rien ne lui manque. Il plaisante toujours.
Une aimable gaieté règne dans ses discours.

* M. Lichwer, Fabuliste Allemand.

Certainement il a le cœur tranquille.
Qu'il aille à la campagne, ou qu'il reste à la ville,
Qu'il gagne au jeu, qu'il perde son argent,
Il est, j'en suis témoin, satisfait & content. —
Content! dit l'Oreiller. Pas trop, je vous le jure.
C'est un homme blessé, qui cache sa blessure.
Toutes les nuits je l'observe en secret:
Il se tourmente, il s'agite, il murmure;
Il change à chaque instant de place & de posture;
Il s'emporte souvent contre le Lansquenet.
Je l'entends qu'il s'écrie.... On me vole, on me pille....
Maudit jeu!... Malheureux!... Honte de ta famille,
Vil esclave d'un monde ingrat,
Jusqu'à quand vivras-tu dans ce funeste état?...
Il se relève, il se recouche,
Et fait pour s'endormir d'inutiles efforts.
S'il est tranquille & doux, ce n'est donc qu'au dehors:
Car il est avec moi, triste, sombre & farouche. —

Ces gens, dont la fortune a comblé tous les vœux,
Qui du plaisir font leur unique étude,
Vous les regardez comme heureux;
C'est qu'ils déguisent à vos yeux
Leurs soucis, leur inquiétude.
Voyez-les dans la solitude,
Vous jugerez que leur sort est affreux.

FABLE XIII.

LE CHIEN ET LA PUCE. *

UN gros Chien, nommé Gueule-noire,
Vivoit sans soucis & sans soins.
C'étoit un Financier, si l'on en croit l'Histoire,
Qui pourvoyoit à ses besoins.
Aussi quatre fois la journée
Dans la cuisine il faisoit sa tournée,
Mangeoit des restes de Perdrix,

* J'ai traduit ou imité cette Fable du François d'un certain du Ruisseau, Fabuliste peu connu & peu digne de l'être. J'ai refondu entiérement trois ou quatre Fables que j'ai tirées de son Recueil, imprimé à *la Haye* en 1707. Pour juger de son mérite, il est bon de sçavoir qu'il fait rimer *écharpe* avec *échape*, *dépot* avec *repos*, &c. Voici un échantillon de son style :

Ne voudriez-vous point, pour ce sage imiter,
A des contes d'enfants devenir favorable ?
Oui, Mylord, j'ose me flatter
Que dans votre loisir vous voudrez bien jetter
Un regard benin sur la Fable
Que je vais ici vous tracer.
Les autres, je l'espére, auront un sort semblable;
Peut-être elles pourront votre esprit délasser.

Rongeoit d'excellentes carcaſſes
De Poulets, de Pigeons, de Grives, de Bécaſſes,
Et des oiſeaux les plus exquis.
Enſuite, quand ſa faim calmée
Lui permettoit de dormir librement,
Au fond d'une cabanne artiſtement formée,
A l'abri du froid & du vent,
Il digéroit tranquillement.
Heureux Chien ! plus heureux qu'un Prince,
Et cent mille fois plus heureux
Qu'un Fabuliſte de Province !

SORTANT un jour d'un repas ſomptueux,
Gueule-noire, à ſon ordinaire,
Etendu ſur la paille, alloit fermer les yeux;
Lorſqu'à l'oreille gauche une Puce légère,
Sans le connoître, & ſans mauvais deſſein,
Le pique, & diſparoît ſoudain.
Figurez-vous la cruelle Médée, *
Cédant à la fureur dont elle eſt poſſédée
Contre ſon infidèle Epoux:
Tel eſt précisément Gueule-noire en courroux.
Il ſe lève, il aboie, il ſe tourne, il s'agite,
Il bouleverſe tout ſon gîte,

* Médée, célèbre Magicienne, fut abandonnée par Jaſon, qui, avec ſon ſecours, s'étoit emparé de la Toiſon d'or.

Sans découvrir, quoiqu'il ait bien cherché,
Son ennemi, dans la paille caché.
Que faire? Etouffer sa vengeance?
Quoi! pardonner une pareille offense!...
Il vole à la cuisine, & muni d'un tison,
Pour détruire un insecte, il brûle sa maison.
O! disoit-il, que cette flamme est belle!
Comme elle se répand! O l'admirable feu!
Que je serois content, si la race cruelle
De cette Puce criminelle,
Assemblée en ce même lieu,
Etoit grillée, & périssoit comme elle! —
Il étoit plein de joie; & déja Jupiter
Epaississoit les nuages dans l'air.
La foudre gronde, il pleut, la terre est inondée.
Où se réfugiera le Chien?
Sa loge en cet instant lui revient à l'idée.
Hélas! elle n'est plus: il n'en reste plus rien.
Mais voici bien une autre affaire.
Le Financier, rentrant à la maison,
Apprend que Gueule-noire est un incendiaire,
Qu'il a brûlé sa loge, armé d'un gros tison.
Laquais! dit-il: Eh vîte! qu'on l'assomme.
Il est sûrement enragé. —
Trois bales d'un fusil sur son corps déchargé
L'étendent roide mort... Bel exemple pour l'homme!
Un vindicatif outragé
N'est en repos, que lorsqu'il est vengé.
Il triomphe d'abord, si l'aggresseur succombe:

Puis, voyant que ſur lui ſa vengeance retombe,
Il en eſt ſouvent affligé.
Quel mal peut faire un affront négligé ?



FABLE XIV.

LE VIOLON ET L'ARCHET.

UN Violon faiſoit danſer tout un Village.
Sous un ormeau (c'étoit l'uſage)
Chaque Dimanche on s'aſſembloit
Après l'Office, & là chacun ſautoit.
Mainte Païſanne légère
Sous ſes pieds enfonçoit la terre:
Maint Païſan jeune & diſpos,
S'élançoit, retomboit & caſſoit ſes ſabots.
Auſſi long-tems que la concorde
Entre l'Archet & l'inſtrument à corde
Maintint une douce union,
Ce train dura. Mais la Déeſſe fière,
Qui produit la diviſion,
Les procès, les débats, la fureur & la guerre;
Sous l'Archet étonné produiſit un faux ton.
Il n'en fallut pas davantage....
Après un ſi ſanglant outrage,
C'en eſt fait, dit l'Archet: indigne violon,
Tu ne rendras plus aucun ſon.
Je t'abandonne. — Il dit, & tient parole.

Relégué dans un coin, seul dans l'inaction,
Le violon se tait, & rien ne le console.

Maîtres & Gouverneurs, ménagez les enfans;
Tolérez, excusez les défauts de leur âge.
Le mépris abat leur courage.
Vous êtes les Archets, ils sont les Instrumens.

FABLE XV.

Le Lievre et le Fusil. *

Certain Chasseur dormoit profondément,
Ayant à ses côtés son arme meurtrière.
Un Lièvre passe, approche doucement,
Puis à l'aspect du fatal instrument,
Fait quatre ou cinq pas en arrière.
Il s'enfuit. Mais bientôt la curiosité
Le ramène, & le détermine
A retourner vers l'affreuse machine.
Il combat sa timidité....
Déja moins craintif il s'avance
Vers l'instrument.. Il devient plus hardi;
Le considere avec plus d'assurance,
Et du bout de son nez le heurte en étourdi....

* M. Lichwer.

Que fais-tu, Lièvre téméraire ?
Dit le Fusil. Redoute ma colère.
Je porte dans mon sein la mort.
Je terrasse le Cerf... Quoi ! tu reste encor ! —
Oui, répond l'Animal. Je ris de tes menaces.
Ton maître est endormi : son paisible sommeil
Me met à couvert des disgraces,
Et je ne crains que son réveil.
Dirigé par sa main puissante,
Tu sémes par-tout l'épouvante :
Mais sans lui tu n'es rien que du fer & du bois. —

Si le Juge s'endort, à quoi servent les Loix ?



FABLE XVI.

LE LION ET LE LAPIN.

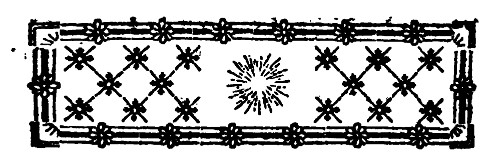
Le Soleil paroissoit, & chassoit les ténèbres;
Sire Lion, connu par mille exploits célèbres,
Dormoit encore. Il s'étoit couché tard
Apparemment. Un malheureux hazard
Fit sortir de son trou Jean Lapin dès l'Aurore,
Pour prendre l'air. La chétive pécore
(Jeannot Lapin ne réfléchit jamais)
Réveilla le Roi des forêts,
Lui sauta sur le dos par pure étourderie.
Un Monarque puissant, quand il est en furie,

Eſt pire que la foudre... Il arrête Jeannot.
Quoi ! dit-il, mon dos reſpectable
Eſt prophané par les pattes d'un ſot,
D'un vil atôme ! — O Prince formidable,
Répondit le Lapin, mon frere eſt le coupable.
En badinant il m'a jetté
Malgré moi, ſur le corps de votre majeſté,
Puis il a fui, me laiſſant pour les gages. —
Coquin, répliqua le Lion,
Je puis mépriſer les outrages
Que l'on me fait par inattention.
Mais tout menſonge excite ma colère,
Mon courroux, ma fureur. J'éventre tout fauſſaire. —
D'un coup de griffe il le met en morceaux.

Ami Lecteur, ſoyez toujours ſincère,
Et que la vérité règle tous vos propos.
Le menſonge eſt honteux, & produit mille maux.

Fin du Livre premier.





FABLES
ET CONTES
PHILOSOPHIQUES.



LIVRE SECOND.

FABLE PREMIERE.

Les Consultations.

Dois-je employer mon tems à compofer des
Fables ?
Difois-je à mon ami. — La Fontaine en a fait,
Répondit-il. Auriez-vous le fecret
D'en faire de plus agréables ? —
Qui moi ! Vous vous moquez. — N'en compofez
donc point. —
Ne m'eft-il pas permis de le fuivre de loin ? —

Tant d'autres l'ont suivi dans le siécle où nous sommes !
Abandonnez la Fable. On n'en a plus besoin.
Donnez-nous du Tragique. — Après tant de grands hommes ! —
Du Comique. — On ne voit autre chose à Paris. —
Des brochures délicieuses. —
Hélas ! me mettez-vous au rang des beaux esprits ? —
Des aventures scandaleuses. —
La satyre jamais n'infecta mes écrits. —
Quelques Romans Anglois. — Vous badinez, je pense.
Les Quais n'en sont-ils pas garnis ?
La Tamise * aujourd'hui semble couler en France. —
Des Odes. — Cela seroit beau.
N'avons-nous pas le Franc, & la Motte & Rousseau ? —
Traduisez-nous du Grec. On vous lira. — J'en doute. —
Faites des vers latins. — Ils seroient inconnus. —
L'Histoire plaît — On la sçait toute. —
Eh bien, n'écrivez point. — Je ne dormirois plus. —
Croyez-moi, renoncez. — Comment ! que je renonce
A l'Apologue ! Moi ! Jamais... Je vous annonce
Que jusqu'à mon dernier soupir
La Fable occupera mes momens de loisir. —

ON demande conseil. L'affaire est d'importance.
On a pris son parti d'avance.

* Fameuse riviere sur laquelle est située la Ville de Londres.

* CERTAIN manant, un Lièvre sous le bras,
Va consulter un Avocat habile...
Dois-je intenter procès à maître Nicolas ?
Oui. Le Lièvre est à vous. Non. Vous ne l'aurez pas.
Décidez-moi. Cela vous est facile. —
Est-ce un conseil qu'il vient chercher ?
C'est un *Oui* décisif qu'il prétend arracher.

DORANTE est marié; mais la chose est secrette.
J'aime Agathe, dit-il à son ami Cléon.
Elle a de la beauté. L'épouserai-je ? — Non. —
Hélas ! j'en suis fâché. C'est une affaire faite. —
Dorante mandioit une approbation.

** SAINT-HILAIRE vouloit épouser Céliante.
Mais Céliante aimoit un certain Avocat.
Chez son rival l'Officier se présente....
Monsieur, conseillez-moi : vous êtes en état
D'affermir aujourd'hui mon ame chancelante.
Il s'agit de sçavoir si mon rival aura
Cent coups de canne, ou si par la fenêtre
Ce bras que vous voyez le précipitera. —
L'Avocat répondit : J'ai l'honneur de connoître
Celui dont vous parlez. Il songe à disparoître.
Céliante, Monsieur, jamais ne le verra. —
Que vous êtes habile ! Acceptez, je vous prie,

---

* Proverbes Dramatiques.
** Ibidem.

Douze francs, & souffrez que je vous remercie. —

Le Militaire en consultant,
Donnoit à l'Avocat un conseil important.

FABLE II.

Le Vent et les Hommes.

Il prit envie au Vent de plaire à tout le monde.
Le grand-œuvre, & cela, ce sont deux beaux projets.
Je ne veux plus, disoit-il, qu'on me gronde.
Ainsi la Mer jouïra désormais
D'une tranquilité profonde.
Je ne souleverai plus l'onde :
Les Vaisseaux vogueront en paix. —
Il promit, & tint sa promesse.
Qu'arrive-t-il ? Vingt mille Matelots,
Par un calme perfide arrêtés sur les eaux,
Dans le désespoir qui les presse,
Inventent contre lui cent juremens nouveaux.
Quoi ! dit le Vent, on me maudit encore !
Malgré mes soins, n'entendrai-je jamais
Qu'injures, plaintes & regrets ?
Si je soufflois du côté de l'Aurore,
Peut-être les Humains feroient-ils satisfaits.
Essayons. — Il essaie, & n'a pas l'avantage
De se féliciter sur son heureux succès.

D'une part on le loue, & de l'autre on l'outrage,
On le déteste, on lui fait son procès.
Le Vent de plus en plus s'étonne.
Il réfléchit, il médite, il soupçonne,
Que, s'il se place vers le Nord,
Il ne chagrinera personne.
Point du tout. On murmure, on le maudit encor.
Il tourne au Sud. Toujours plaintes nouvelles.
Vers l'Occident il prend enfin l'essor,
Et toujours il reçoit mille injures cruelles.
Reconnoissant alors (moins tard eût été mieux)
Combien son projet est frivole,
Il fait serment sur la barbe d'Eole, *
Qu'à tout le genre humain, genre capricieux;
Opposé d'intérêt, de goût, de caractère,
Il ne cherchera plus à plaire.
Oui, dit-il, à dater de cet instant, je veux
Souffler comme à mon ordinaire.

* Roi des Vents selon les Poëtes.



FABLE III.

LES DEUX COQS.

AMI, jouons tout notre grain,
Disoit un Coq à son voisin.
Celui qui volera plus haut que cette porte
Trois fois de suite, aura tout le butin. —
Si ton agilité l'emporte,
Répondit celui-ci, je mourrai donc de faim ?
L'homme seul prend plaisir à jouer de la sorte.
Gardons-nous d'imiter son ardeur pour le gain.

FABLE IV.

L'ALCHYMISTE ET LE PHILOSOPHE.*

UN Alchymiste alla trouver un Sage.
Avec un mérite parfait,
Vous êtes, lui dit-il, indigent. Quel dommage!

* M. Lichwer est l'inventeur de cette Fable. On appelle *Alchymistes* ceux qui s'appliquent à la transmutation des métaux. . . . . Le Tage est un fleuve de Portugal, qui, si l'on en croit les anciens, roule des sables d'or. . . . On appelle *Pierre Philosophale* l'art de changer les métaux en or; art qui a ruiné tant de sots, & enrichi tant de frippons.

Mais je viens réparer l'outrage
Que la fortune vous a fait.
Je possede un rare secret,
Par le moyen duquel vous aurez en partage
Plus d'or que n'en roule le Tage. —
Le Sage répondit : vivre content sans or,
Avoir l'ame toujours égale,
Voilà le seul véritable trésor,
Et la Pierre Philosophale.

FABLE V.

LE FLEURISTE. *

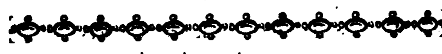
TOUS les vents déchaînés ébranlent l'univers;
La foudre gronde dans les airs.
La grêle avec fracas ravage les campagnes.
Mille torrents nouveaux descendent des montagnes,
Et changent les plaines en mers.
Les Sylvains, effrayés de ce terrible orage,
Vont se cacher dans leurs sombres réduits;
Pomone, d'une main se couvrant le visage,

---

* On pourra trouver quelque rapport entre cette Fable, & la *Tulipe* de M. Lichwer... Les Sylvains étoient Dieux des bois & des forêts. Pomone présidoit, en qualité de Déesse, aux jardins & aux fruits.

Pleure la perte de ses fruits.

ENFIN l'Astre du jour a dispersé les nues,
La tempête a cessé. L'air est calme & serein.
Polyanthe va voir ses vergers, son jardin,
Ses vignes, ses bosquets, ses longues avenues....
Mes beaux Arbres sont dévastés.
C'est dommage, dit-il; je les avois plantés,
D'autres succéderont..... Mes vignes sont perdues.
Qu'y faire?... Les vents irrités
Ont renversé mes plus belles statues...
Elles m'avoient été bien chérement vendues....
Ces petites calamités
Patiemment doivent être attendues.
Les bons esprits n'en sont point affectés...
Mais que vois-je?... Grands Dieux!... Mes œillets
sont gâtés!...



FABLE VI.

LE MARCHÉ ROMPU.

ORPHISE entra dans le Château d'Ariste,
C'est ici désormais que je veux habiter,
S'écria-t-elle. Oui, je veux acheter,
Cette maison charmante... Ah! que Paris est triste!
Que je suis lasse d'y rester! —
Par complaisance, Ariste vend sa terre.

Orphise

Orphise est enchantée. Elle parcourt ses bois,
Ses vignes, ses enclos, ses jardins, son parterre.
A peine le Soleil s'est-il levé trois fois,
Que tout ce qu'elle a vu commence à lui déplaire...
Eh quoi! m'ensevelir dans cet affreux pays!
Belle, riche, à mon âge! Et vivre en solitaire! —
Elle rompt le marché, part, & vole à Paris.

FABLE VII.

L'AIGLE ET LES MOINEAUX.

UN jour certains Moineaux ensemble disputoient
Précisément comme dispute l'homme.
Junon, Minerve & Vénus *, contestoient
Avec moins d'ardeur pour la Pomme.
L'Aigle, qui présidoit, patient à l'excès,
D'une oreille attentive écouta chaque preuve.
Sans exiger qu'elle fût neuve;
Mais qu'elle eût rapport au procès;

* Junon, fille de Saturne, sœur & femme de Jupiter. Vénus, Déesse de la beauté. Minerve, née du cerveau de Jupiter, Déesse de la sagesse & des sciences. Ces trois Divinités disputèrent un jour entre elles à qui auroit la Pomme d'or, que la Discorde avoit apportée au festin des nôces de Pélée, avec cette inscription: *pour la plus belle.* Pâris, choisi pour arbitre, décida en faveur de Vénus.

Son attente fut sans succès.
La fin du jour termina l'Audience.
Le Juge, fatigué, prononça la Sentence...
Vous êtes tous, dit-il, des sots, des entêtés,
Et vous ne savez pas sur quoi vous disputez. —

FABLE VIII.

LES DEUX CHEVREUILS. *

VOUS devriez, mon fils, être moins téméraire;
Vous vous exposez seul, vous parcourez les bois.
Eh! ne sçavez-vous pas qu'un Tigre sanguinaire,
Fameux depuis longtems par ses cruels exploits,
A ceux de notre race a déclaré la guerre?
Ainsi parloit à son fils un Chevreuil...
Mon pere, je vous remercie.
Mais comment est-il fait, ce Tigre, je vous prie? —
Figurez-vous un monstre plein d'orgueil.
On apperçoit la noirceur de son ame
Dans ses yeux effrayans qui lancent de la flamme.
Sa bouche est écumante, & sans cesse vomit
Des flots de sang. On recule, on frémit
A son aspect. Le Lion même,
Malgré sa taille énorme & sa fureur extrême,
Est moins affreux. — Mon cher pere, il suffit.

---

* M. Lichtwer.

Me voilà prévenu. Je puis le reconnoître.
Devant lui désormais je craindrai de paroître. —
Il dit, & court dans les forêts.
Il apperçoit deux jours après,
Le plus bel Animal qu'il ait vu de sa vie,
Etendu sur l'herbe fleurie.
Il s'arrête un instant, puis il s'avance exprès
Pour admirer la beauté de ses traits...
Ce n'est pas-là le Tigre... Ah! quelle différence!
Dit le jeune Chevreuil. Son air est gracieux.
Le feu qui brille dans ses yeux
N'annonce point la haine & la vengeance.
Il n'a rien de laid, ni d'affreux.
Sa bouche n'est point écumante;
Quelles vives couleurs! Quelle taille élégante!...
Non, non. Ce n'est point-là cet Animal maudit,
Qui nous étrangle & nous dévore.
Il est doux. — Le Tigre entendit,
Tourna la tête, poursuivit,
Et dévora la chétive pécore.

PERES, à vos enfans dites la vérité.
Quand vous exagérez, en leur parlant du vice,
Sa laideur, sa difformité,
Croyez-vous leur rendre service?
Sous des dehors affreux il ne s'offre jamais.
Chacun prendroit la fuite en le voyant paroître.
Afin que vos enfans puissent le reconnoître,
Ne lui disputez pas ses perfides attraits.

FABLE IX.

L'ENFANT ET LE LÉOPARD EN PEINTURE.

CERTAIN Enfant d'un caractère aimable,
(Je le connois, mais qu'importe au Lecteur?)
Vit un Léopard effroyable;
Non pas en vie; il feroit mort de peur;
Mais feulement dans un livre, en peinture,
Repréfenté d'après nature
Par un célebre Voyageur. *
L'Enfant d'abord frémit à cette vue:
Puis de fa main fermée il frappe l'Animal.
Je te tiens aujourd'hui, toi qui fais tant de mal;
Dit-il, Bête féroce, il faut que je te tue. —

C'EST ainfi que de loin nous bravons des objets,
Qui glacent de frayeur, quand on les voit de près.

---

* Tournefort, Voyage du Levant... Le Léopard eft un animal cruel & féroce, qui a la peau tachetée. On dit que le Léopard eft engendré du Lion & de la Panthère, ou d'une Lionne & du mâle de la Panthère.



FABLE X.

L'HOMME VEUF ET SOCRATE. *

AYANT perdu son Epouse chérie,
Certain Homme se désoloit :
Quelquefois même il entroit en furie,
Et vouloit s'arracher la vie.
Pour tout dire, en un mot, il se désespéroit.
Allez voir le divin Socrate, **
Lui dit un ami : je me flatte
Que ses conseils & ses sages discours,
De vos chagrins arrêteront le cours. —
Arrivé chez le Philosophe,
L'Homme veuf, les larmes aux yeux,
Lui fait part de sa catastrophe...
Et l'on veut que je vive ! Ah ! sans doute il vaut mieux
Que je descende dans la tombe.
Je suis accablé sous le poids
De mon chagrin. Mon courage succombe. —
Socrate lui répond : revenez dans huit mois. —

---

* M. Lichtwer.

** Philosophe Athénien, déclaré le plus sage des hommes par l'Oracle d'Apollon. Jamais on n'a tant parlé de lui que dans le siecle où nous vivons ; & jamais peut-être on n'a moins imité ses vertus.

O Ciel ! y pensez-vous ? Peut-être dans une heure
L'Empire de Pluton deviendra ma demeure. —
Il retourne chez lui, triste, mortifié....
Trois mois après il est remarié.

Sa tristesse étoit véritable,
La source en étoit dans son cœur.
Mais sur son aîle favorable
Le Tems emporte la douleur.

FABLE XI.

L'ANE ET LE CHARDON.

Certain Ane faisoit en un jour deux cents pas.
C'étoit pousser la diligence
Au suprême degré. Son maître, en récompense,
Lui déchargeoit à tour de bras
D'horribles coups de fouet, qui ne nourrissoient pas
Le pauvre sire. Il prenoit patience.
Il auroit mieux aimé des Chardons. Mais hélas !
On ne lui donnoit pour pitance
Que de l'herbe gâtée, & pas en abondance.
Un jour il méditoit sur le bord d'un ruisseau.
(Que fait un Ane seul, à moins qu'il ne médite)
Un Chardon se présente à sa vue interdite.
C'étoit des Chardons le plus beau ;
Mais pour l'avoir il falloit passer l'eau.

Comment passer cette eau maudite,
Profonde de trois doigts, sans pont ou sans bateau?
Vraiment, disoit Martin, ce Chardon est superbe.
Je l'aimerois bien mieux qu'un peu de mauvaise herbe...
Ah! que n'es-tu de ce côté,
Chardon délicieux, Chardon plein de beauté!...
Si je sautois par dessus cette source?
Un Liévre, un Cerf, auroient cette ressource.
Mais un Ane est si lourd... Si je passois tout droit?
Non. Je me mouillerois en traversant cette onde:
Je serois saisi par le froid:
Un rhume m'enverroit peut-être en l'autre monde...
Je ne t'aurai donc pas, cher objet de mes vœux!
J'ai cependant bien faim... Que je suis malheureux! —
Si les Anes pleuroient, il eût versé des larmes.
Son maître l'apperçoit. Il accourt, & d'un ton,
Qui du triste Baudet redouble les allarmes,
Il jure, & le ramene à grands coups de bâton.

Il faut vaincre plus d'un obstacle,
Pour acquérir un objet précieux.
Lâches, prétendez-vous, que, pour remplir vos vœux,
La Nature fasse un miracle?





FABLE XII.

LES DEUX MIROIRS.

DEUX Habitans d'Argos *, Philalèthe & Zénon,
Cherchoient la vérité, sans la pouvoir connoître.
L'un croyoit-il la voir paroître,
Disoit-il la voici; l'autre répondoit, non.
Ils s'aimoient cependant. Chose étrange & bien rare!
Dans le siécle présent, siécle du bel esprit,
Que de mortels l'opinion sépare,
Que le penchant ou la nature unit!
Las, ennuyés de disputer sans cesse,
Ils interrogent la Prêtresse.
Elle leur donne à chacun un Miroir.
Consultez-le, dit-elle, & revenez ce soir. —

ILS sortent. A l'aspect d'une vile chaumière,
Un des deux Argiens dans son Miroir trompeur
Découvre un beau Palais. L'autre dans une fleur
Voit un Géant armé d'une lance guerriere.
Il quitte son Miroir. Le Géant imposteur
Disparoît, & la fleur prend sa forme premiere.
Ils arrivent auprès d'un Temple de Junon.

---

* Argos, Ville célèbre du Péloponése.

Philalèthe ſoutient que c'eſt une Ecurie.
Un Arbriſſeau, remarqué par Zénon,
Se métamorphoſe en Furie. *

Aprè's avoir cent fois admiré les effets
De ces verres menteurs, qui changent les objets,
Les deux amis rentrent chez la Sibylle.
O vous, dit Philalèthe, à qui tout eſt facile,
Découvrez-nous, Prêtreſſe, des ſecrets,
Que ſans votre ſecours nous ne ſçaurons jamais.
Je juge mal, quand je jette la vue
Sur ce Miroir: il diminue
Ou groſſit les objets. L'autre les enlaidit,
Leur donne une figure horrible,
Et transforme une Fleur en un Géant terrible. —
** La Sibylle lui répondit:
Si, malgré vos deſirs, la vérité vous fuit,
Prenez-vous-en tous deux à votre caractère.
Vous qui parlez, c'eſt la prévention
Qui vous conduit: vous c'eſt la paſſion;
Le préjugé diminue, exagère,
La paſſion rend ce qu'on voit affreux.
Des deux Miroirs voilà tout le myſtère.

* Les Furies étoient des Déeſſes infernales, deſtinées à punir les coupables. On les repréſentoit avec des cheveux entrelacés de ſerpens.

** On compte dix Sibylles, dont la principale étoit celle de Cumes. C'étoient des eſpèces de Prophéteſſes, qui rendoient des Oracles, & prédiſoient l'avenir.

Ah ! que d'humains les ont devant les yeux !
Considérez chaque objet en lui-même.
Jugez toujours avec simplicité.
Soyez droits, & l'Etre suprême
Vous montrera la vérité.

****

FABLE XIII.

LE COLIN-MAILLARD. *

VOICI comment un pere sage,
Au lieu de leçons & d'avis,
D'un jeu d'enfans sçut faire usage
Pour l'instruction de son fils.

TROIS jeunes-gens du voisinage
Sont invités. Ils viennent, & d'abord
Il s'agit de connoître, en consultant le sort,
Celui dont un bandeau doit couvrir le visage.
Le sort décide. A l'un d'entre eux
On bande incontinent les yeux.
En cet état, il court, il recule, il avance :
S'il entend quelque bruit, aussi-tôt il s'élance.
Il s'empresse, il s'agite, il se tourmente envain.
Croyant tenir quelqu'un, c'est l'air seul qu'il embrasse.

---

* Imitée de M. Lichtwer.

L'un s'approche, & s'enfuit soudain :
Sur la table un autre se place,
Tend un livre à l'Aveugle, & le lui laisse en main.
Pendant qu'il se dépite, ami, je viens me rendre,
S'écrie un Enfant ; me voici. —
L'Aveugle accourt : mais au lieu de le prendre,
A l'autre bout il est surpris d'entendre,
Tu te trompes ; je suis ici. —
Comment finira cette histoire?
Un petit fripon d'Ecolier
Se cache derriere un pilier,
Par un trait de malice noire :
Puis, sans crier, gare le pot au noir, *
En badinant, en raillant, il excite
L'Enfant dont le visage est couvert d'un mouchoir.
Celui-ci plein d'espoir, vole & se précipite,
Disant, enfin te voilà pris. —
Heureusement, le maître du logis
Se met au-devant, & l'arrête ;
Sans quoi, contre le marbre il se cassoit la tête.

Le jeu finit. Le Pere, après souper,
Dit à son fils : ce badinage
Est de la vie humaine une naïve image.

---

* C'est ainsi qu'il faut dire, & non pas *poteau noir*. On dit en jouant au Colin-Maillard, *gare le pot au noir*, *gare le pot à la graisse*, pour dire, *prenez garde de vous faire une bosse*, *cave ab obice*... Dictionnaire de Trévoux.

Par ses penchans on se laisse tromper.
Chaque passion qui nous flatte
Rend l'homme aveugle, & ressemble au mouchoir.
Elle ressemble encore à l'Ecolier; l'ingrate
Appelle, & ne dit point, gare le pot au noir.
Je nomme pot au noir, & c'est avec justice,
Le déshonneur qui suit les pas du vice.
Ton compagnon, mon fils, couroit avec ardeur,
S'agitoit, s'élançoit, sans cesse croyoit prendre.
La passion nous dit: je vous mène au bonheur. —
Esclaves de nos sens, pouvons-nous y prétendre?
Quand nous paroissons le tenir,
Après bien des efforts, après beaucoup de peine,
Que tenons-nous? une ombre vaine,
Une vapeur, qu'on appelle plaisir.
La vertu seule est permanente,
Libre, sincère, indépendante
De la fortune & du hazard.
Toutes les fois qu'elle est absente,
La vie est un Colin-Maillard.





FABLE XIV.

LES QUILLES DE SIAM. *

SUR chaque objet qui se présente,
Vous exercez votre langue éloquente,
Disoit un enfant : tous les jours
Vous m'instruisez par vos discours.
Que je joue au volant, aux dames, à la bale,
Vous tirez de ces jeux une utile morale.
Elle me plaît assez. Mais je voudrois sçavoir,
Si vous pourrez me dire quelque chose
Sur certain jeu qu'on me propose,
Et qui m'amusera ce soir.
C'est le Siam. Certes j'ai grande envie
De m'endormir une fois en ma vie,
Sans que mon Gouverneur ait eu l'occasion
De placer à propos quelque réflexion. —

DEJA les Combattans sont arrivés. La Boule
Est poussée avec art, & sur le parquet roule.
Que de bois elle abat ! Chacun la suit des yeux.
Lorsque son mouvement s'arrête
Un autre la saisit promptement, & s'apprête

* Cette Piece a été mise dans le Mercure de Janvier 1770, sous un nom supposé.

A réussir encore mieux.
De son côté chacun travaille :
Chacun veut gagner la bataille.
Une seule ne suffit pas.
L'honneur & l'amour de la gloire
Excitent les guerriers à de nouveaux combats.
Ce n'est qu'à l'heure du repas
Que l'on cède au plus fort une entiere victoire.

EH bien, Monsieur, avez-vous médité,
Dit le jeune Eléve à son Maître,
Sur le plaisir que nous avons goûté ?
Sans morale aujourd'hui je dormirai peut-être. —
Non pas, mon bon ami, répond le Gouverneur.
Vous entendrez, malgré votre air moqueur,
Quelques réflexions que ce jeu m'a fait naître.

TROIS fois autour du neuf votre boule a marché.
Ce neuf, trois fois par la boule touché,
S'est tenu droit ; vous n'avez pû l'abattre :
Vous n'avez abattu que le cinq ou le quatre.
Image des projets que forment les Humains.
Aux biens, aux dignités, que de mortels aspirent
A qui rarement les destins
Accordent plus d'un quart des choses qu'ils désirent
Plusieurs n'obtiennent rien du tout.
Vous avez vu la boule, habilement lancée,
Parcourir tous les rangs, de l'un à l'autre bout,
Sans qu'une seule Quille ait été renversée.

Vous avez éprouvé vous-même ce malheur.
Mais au lieu de vous plaindre avec impatience,
Il auroit mieux valu vous armer de constance,
Et témoigner plus de vigueur.

De vos mauvais succès, par une erreur commune;
Vous avez, en jouant, accusé la fortune.
Vous en étiez l'unique auteur.
Pouviez-vous espérer que d'une main peu sûre
L'instrument mal tenu, plus mal encor jetté,
D'un cercle autour du jeu décrivît la figure ?
Nous imputons à la nature,
Au hazard, au Ciel irrité,
Des peines, des chagrins, un affront, une injure;
Que nous nous attirons par notre lâcheté,
Par imprudence, ou par témérité.

Rappellez-vous un coup funeste.
Votre adversaire n'en a que dix,
Et vous comptez quarante-six.
Jettez le cinq à bas, & la palme vous reste.
Vous triomphez d'avance.... Hélas ! quel changement !
La quille du Siam par votre antagoniste
Est renversée adroitement.
Vous perdez... Je l'avoue, il n'est rien de plus triste,
De plus insupportable... excepté cependant,
Le sort d'un grand Seigneur ou d'un homme puissant;
Qui des heureux grossit la liste.

Il se croit à l'abri de tout événement.
Un rival peu connu survient à l'improviste,
Et le supplante en un moment.

FABLE XV.

LA VIOLETTE ET LE LIERRE.

LE Printemps finissoit. D'excessives chaleurs
Faisoient languir les Plantes & les Fleurs.
La Violette humble & modeste,
Qui vivoit à l'écart dans un vaste jardin,
Secrettement se plaignoit, mais en vain,
De la nature, & du courroux céleste.
Un Jardinier, muni d'un arrosoir,
Visita les Fleurs & les Plantes :
Sur celles que ses yeux purent appercevoir,
Il répandit des eaux rafraîchissantes.
La Violette en avoit grand besoin.
Sa timidité naturelle
L'empêcha de parler. Que ne s'adressoit-elle
Au Jardinier qui ne la voyoit point ?
Il l'auroit à l'instant arrosée avec soin....
Près d'un mur, éloigné de cette Fleur aimable,
Végétoit tristement un Lierre méprisable.
Le Jardinier passa, sans détourner les yeux.
Daignez, lui dit alors cette inutile Plante,

Daignez, ô mortel généreux,
Calmer la soif qui me tourmente. —
Sa hardiesse eut un succès heureux.
L'arrosoir aussi-tôt, favorable à ses vœux,
Vint ranimer sa tige languissante.

DANGEREUSE timidité,
Que vous faites de tort à la société!
Que vous cachez de gens aimables,
De gens éclairés & savans!
Que vous étouffez de talens!
Que vous faites de misérables!

FABLE XVI.

LE SERIN. *

DANS un bois solitaire habitoit un Serin.
Ses chants harmonieux, aussitôt que l'Aurore
Brilloit sur l'horison, saluoient le matin.
L'Eté régnoit : jamais encore
Le jour n'avoit mieux commencé :
Jamais un plus beau jour ne s'étoit annoncé.
L'air étoit pur & sans nuage :
Les Zéphirs mollement agitoient le feuillage.
Notre Chanteur, content, joyeux,
Tiroit de son gosier des sons mélodieux,

* Imitée de M. Hagedorn.

Et sembloit dire en son langage :
Ah ! que ce jour sera délicieux ! . . .
Il ne peut renfermer au-dedans de lui-même
La joie & le plaisir extrême
Dont son cœur est rempli. De rameaux en rameaux
Légérement il voltige, & ne cesse
D'inspirer aux autres Oiseaux
Sa bonne humeur & sa vive allégresse...

MAIS que vois-je ? un nuage affreux
S'avance lentement, & s'étend sur les Cieux.
Un tourbillon, sorti des noirs cachots d'Eole,
Fond sur la terre, la désole,
Ravage avec fureur les trésors de Cérès, *
Disperse les troupeaux, fait mugir les forêts.
Et de pluie & de grêle un horrible déluge
Ote aux Oiseaux l'espoir de trouver un refuge...

ENFIN le Roi des Vents rappelle ses sujets.
Jupiter d'un signe de tête,
Ramène le beau tems, & calme la tempête.
Hélas ! dit le Serin, mouillé, triste, interdit,
Malade, sans asyle, & privé de son nid,
Hélas ! cet accident me fait assez connoître,
Qu'il ne faut point juger de la beauté d'un jour,
Par l'éclat du Soleil qui commence à paroître.

* Fille de Saturne & d'Ops, Déesse de l'Agriculture... On sçait que Jupiter étoit le plus grand & le plus puissant des Dieux du Paganisme.

Sur ce point désormais pour décider en maître,
De l'étoile du soir, j'attendrai le retour. —

Au célèbre Crésus, souverain de Lydie,
Un Sage * répondoit... Prince victorieux,
Pour décider qu'un mortel est heureux;
J'attends que le trépas ait terminé sa vie.

---

* Solon est le Sage dont il est ici parlé. Il fut Législateur des Athéniens, & un des sept Sages de la Grèce. Il avertit Crésus, Roi de Lydie, de l'inconstance de la fortune. *On ne doit*, dit-il, *donner à personne le titre d'heureux, avant sa mort.*

FABLE XVII.

LE PHILOSOPHE ET LES DEUX ANES.

Entre deux Anes qui paissoient,
Un livre en main (tel étoit son usage)
Tranquillement se promenoit un Sage.
Tous trois ensemble méditoient:
Mais non pas sur les mêmes choses.
L'un recherchoit les effets & les causes:
Il analysoit l'Univers,
Montoit aux Cieux, sondoit les Mers:

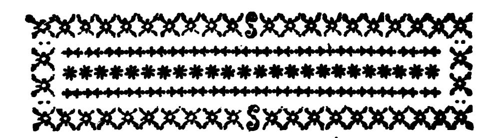
Héritier du compas d'Euclide *,
Il mesuroit l'étendue & le vuide :
Tandis que ses deux compagnons,
Encor plus attentifs, réfléchissoient sans doute
Sur le plaisir qu'un Ane goûte
Dans un champ rempli de chardons.
Un coup d'œil leur fit voir une triste figure,
Qui, sans les regarder, s'avançoit à grands pas...
Peut-on, lui dirent-ils, outrager la nature
Jusqu'à ce point ? chétive créature,
A quoi donc pensez-vous ? Dans ce lieu plein d'appas,
Une abondante nourriture
Se présente à vos yeux, & vous ne mangez pas !
Eh quoi ! vous lisez dans un livre !
Est-ce-là le moyen de vivre ?
Cela vous rend-il gros & gras ? —

Ce système est presque semblable
A celui de certaines gens,
Qui, vils esclaves de leurs sens,
Ne trouvent de plaisir qu'à table.

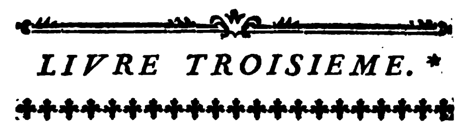
---

* Euclide, célèbre Géometre, natif d'Alexandrie, florissoit vers l'an 300 avant Jésus-Christ. Nous avons ses Elémens de Géométrie, qui sont fort estimés.

Fin du second Livre.



FABLES ET CONTES PHILOSOPHIQUES.



LIVRE TROISIEME. *

FABLE PREMIERE.

L'ENFANT MIS SUR UNE TABLE.

Un Enfant s'admiroit, placé sur une Table.
Je suis grand, disoit-il. Quelqu'un lui répondit :

* Toutes les Fables de ce Livre ont été faites en Latin par le P. Desbillons. Je les ai moins traduites qu'imitées. Les sujets que j'ai choisis dans son Recueil sont de son invention, & n'ont pas été traités en François par d'autres, hormis deux ou trois, que j'ai trouvés dans un volume de Fables imprimées en 1768. Comme je n'ai vu cet Ouvrage qu'après avoir achevé mon trois-

Descendez ; vous serez petit. —

QUEL est l'enfant de cètte Fable ?
Le Riche qui s'énorgueillit.

---

sieme Livre, on ne doit pas être surpris d'y retrouver ces deux ou trois Fables traitées à ma maniere. Je n'ai point crû être obligé de les retrancher.



FABLE II.

LA PERDRIX ET LE CHIEN DE CHASSE.

APRE'S s'être longtems fatigué dans la plaine,
Un Chien découvre & sent une Perdrix.
Il s'arrête, se couche, & retient son haleine. . .
Ce Chien paroît de mes amis,
Dit l'Oiseau dupe : il est doux & tranquille :
Son caractère est bon ; son humeur est civile.
Vraiment, c'est un bel Animal. —
Le Chasseur attentif reconnoit le signal,
S'approche, fait du bruit. La Perdrix imbécille
Se leve ; & dans son sein reçoit le plomb fatal.

CRAIGNEZ un Ennemi, moins lorsqu'il vous outrage,
Que lorsqu'il adoucit les traits de son visage.

FABLE III.

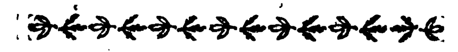
LE TIGRE ET LE FERMIER.

VERS le Cap de Bonne-Espérance, *
Un Tigre furieux dans une Ferme entra...
Pour le coup, je te tiens. Ta peau me servira,
Dit le Fermier. Qu'elle est belle! je pense
Que cette peau m'enrichira. —
Cette pensée étoit-elle bien sage?...
Tout est barricadé. Le Tigre veut s'enfuir;
Mais il ne trouve aucun passage,
Qui lui permette de sortir.
Alors le feu dans ses yeux étincelle.
Sur les Brebis il se jette en courroux.
Trois Bœufs succombent sous ses coups;
De tous côtés le sang ruisséle.
L'Homme pénétré de douleur,
Saisi d'effroi, glacé de peur,

* On appelle Cap, une pointe de terre qui avance dans la Mer. Le Cap de Bonne-Espérance est en Afrique. Il fut découvert par les Portugais en 1500. On lui donna le nom de *Bonne-Espérance* à cause de l'espoir que l'on conçut dessors de découvrir les Indes, dont en effet il a ouvert le chemin. Les Hollandois y ont aujourd'hui un établissement.

Se reproche tout bas l'excès de sa folie.
De mourans & de morts son Etable est remplie...
Ciel, délivrez-moi de ses dents !
Dit-il. Ah ! soyez-moi propice...
Si, pour avoir sa peau, jamais... — En même-tems
Derrière la porte il se glisse,
Et sans faire de bruit, ouvre les deux battans.
Après avoir mangé pour plus d'une semaine,
Le Tigre délivré va dormir dans la plaine.

LECTEUR, il est aisé de voir,
En méditant sur cette Fable,
Qu'un ennemi réduit au désespoir
Est extrêmement redoutable.



FABLE IV.

LE POISSON DE RIVIERE ET LES POISSONS DE MER.

UN petit Poisson de Rivière,
Dans le sein du vaste Océan
Fut entraîné par le courant ;
Les Habitans de l'onde amère
Le reçurent avec plaisir.
Il faut ici vous établir,
Lui dirent-ils d'un air affable.
Vous menerez une vie agréable.

Je

Je le voudrois, répondit le Poiſſon :
Mais vous avez une boiſſon,
Dont je hais l'amertume extrême.
L'eau-douce eſt la ſeule que j'aime. —
Ce que nous buvons eſt fort doux,
Répliqua l'un d'entre-eux. – Hélas ! tant pis pour vous,
Si vous ne ſçavez point diſtinguer l'amertume,
Dit le Poiſſon d'eau-douce. Il paroît que vos goûts
Sont dépravés par la coutume.

De même au fond du cœur de l'homme criminel
Le vice s'enracine, & devient naturel.

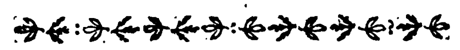
FABLE V.

La Pie, la Corneille et le Vautour.

Entre la Pie & la Corneille
L'inimitié régnoit. Arrivé le Vautour.
Venez-vous, dit Margot, admirer la merveille
Qui raſſemble ici chaque jour
Tous les Habitans d'alentour ?
Une Corneille a ſon nid ſur ce hêtre.
Jamais la nature peut-être
N'a produit un ſi bel objet.
On ne voit point ailleurs un Oiſeau ſi parfait.
Ne croyez pas que la reconnoiſſance
M'engage à m'exprimer ainſi.

Pour toute autre que moi pleine de complaisance ;
La Corneille me hait, & je la hais aussi.
Mais je dois lui rendre justice,
La dureté de cœur ne fut jamais son vice.
Quelles attentions, quels soins compatissans
N'a-t-elle pas pour ses enfans !
Elle en a quatre, aussi beaux que leur mere,
Tous vigoureux, robustes, gros & gras ;
Et, ce qui n'est pas ordinaire,
En nourrissant ses fils elle ne maigrit pas. —
La faim du Vautour se réveille.
A chaque mot de ce récit,
Il sent croître son appétit. . . .
Déja perché sur l'arbre, il mange la Corneille,
Et ses quatre enfans dans leur nid.

SOUVENT un beau panégyrique
Sert aux desseins d'un homme qui médit,
Mieux que ne pourroit faire un discours satyrique.



FABLE VI.

LE PETIT CHIEN ET LE DOGUE.

CLIMENE avoit donné pour un Chien dix écus.
C'étoit un Chien de Demoiselle,
Petit, mignon : je me rappelle,
Le plus joli de tous ceux que j'ai vus.

Celui-ci l'étoit encor plus.
Sa figure, en un mot, étoit toute charmante.
Certain Manant, témoin de cette vente,
Dit en lui-même.... Un petit avorton,
Pas plus gros que le poing, coûte une grosse somme:
Mon Dogue est assez fort pour étrangler un homme.
Si je le présentois, que m'en donneroit-on? —
Il retourne chez lui, prend son mâtin, l'entraîne,
Et, plein d'espoir, le présente à Clymène.
Jugez combien on rit & quel fut son succès.
Il fut honni, sifflé, chassé par les Laquais.

AUTEURS, si son exemple est un exemple à suivre,
Au Public délicat, présentez un gros livre.

FABLE VII.

L'ENFANT ET LE CHAT.

CERTAIN Enfant, dans la cour du logis
Se promenoit, & mangeoit du fromage..
Un Chat suivoit le jeune personnage,
Et se frottant la tête à ses habits,
Lui débitoit en son langage
Les complimens les plus jolis.
Sensible à tant de politesse,
L'enfant, après mainte caresse,
De son déjeuné lui fait part.

Le Chat sur le morceau se jette, & prend la fuite.
Ah! dit son bienfaiteur, je m'apperçois trop tard;
Que le seul intérêt dirige ta conduite. —

GRANDS, c'est votre fortune, & non vous, que l'on fuit.
Quand vous n'avez plus rien à donner, chacun fuit.

FABLE VIII.

LA PRAIRIE, LE PAPILLON, L'ABEILLE ET LA VIPERE.

UNE Prairie étoit pleine de fleurs,
De toutes qualités & de toutes couleurs.
Mais parmi ces présens célestes,
Elle avoit dans son sein quelques Plantes funestes
Le Papillon sans cesse voltigeoit
Dans la Prairie, & son aîle légere
Toujours en mouvement, jamais ne s'arrêtoit.
La prudente Abeille, au contraire,
Sur les plus belles fleurs constamment se fixoit.
Dans un coin la Vipere habitoit inconnue,
Sans jamais quitter la Ciguë *

* Plante dont le suc est mortel. Celle qu'on appelle *petite Ciguë*, se trouve assez souvent dans les Jardins, dans les vignes, &c. Ses feuilles approchent de celles du Persil.

Sa Plante favorite. Elle s'en nourrissoit,
Et cette nourriture en poison se changeoit.

CETTE Prairie est un Ouvrage.
Qui voltige en lisant, ne s'instruira jamais.
Ce qu'un Livre a de bon fixe tout homme sage.
Le libertin recherche & choisit le mauvais.

FABLE IX.

LA GRENOUILLE, LE SERPENT, LA CIGOGNE ET LE LÉZARD.

UNE Grenouille avoit un fort mauvais voisin.
C'étoit un Serpent famélique,
Qui mangeoit le peuple aquatique.
Dame Cigogne * un beau matin
Voit le Serpent, le tue, & le mange lui-même.
La Citoyenne des marais,
Témoin de cet heureux succès,
En ressent une joie extrême....
Je veux rendre visite, & faire compliment,
Dit-elle, à cet Oiseau qui m'aime.
Je lui dois mon repos : ce service important
Exige de ma part un cœur réconnoissant. —

* La Cigogne est un Oiseau qui a le bec & les jambes longues & rouges. Il vit de serpens & d'insectes.

Elle sort, & se met en route.
Un Lézard, la voyant, lui dit : où courez-vous ? —
Je vais chez cet Oiseau, si bienfaisant, si doux,
Qui, seulement pour m'obliger sans doute,
A fait périr le serpent sous ses coups.
L'équité veut que je le remercie. —
Vous êtes folle, à ce que je puis voir ;
Répartit le Lézard. Téméraire, étourdie,
Si vous voulez conserver votre vie,
Retournez dans votre manoir.
Vous ne connoissez pas cette Cigogne aimable.
Le Serpent est pour elle un régal admirable.
Pour son propre avantage elle l'a massacré.
Tout ce qu'elle rencontre est bientôt dévoré ;
Voudriez-vous entrer dans son bec redoutable ? —
La Grenouille n'insista pas.
Saisie, à ce discours d'une peur effroyable,
Elle retourna sur ses pas.

O VOUS, qui protégez le foible & le timide,
Si votre intérêt seul vous inspire & vous guide,
Vous méritez de trouver des ingrats.



FABLE X.

L'HOMME MALADE DE LA JAUNISSE.

CERTAIN Homme, ignorant qu'il avoit la jaunisse,
Entra dans un jardin. Voyez, lui dit quelqu'un,
Ce bel Œillet. Admirez ce Narcisse. —
Un Œillet jaune ! Ah ! rien n'est moins commun,
Répondit le malade, & j'ai l'ame ravie
De voir ce que jamais je n'ai vu dans ma vie.
Mais... ce Narcisse... Il est de la même couleur. —
De son ami la surprise est extrême...
Regardez cette Rose... Elle est jaune de même. —
Ce Lys au moins frappe par sa blancheur.
N'en convenez-vous pas ? — Ami, soyez sincère.
Tout est jaune dans ce parterre.
J'en suis fort étonné. Mais le fait est certain. —
Mon cher, lui dit son camarade,
Dépêchez-vous : voyez le Médecin ;
Car il est clair que vous êtes malade. —

LES passions nous montrent les objets,
Tout autrement qu'ils ne sont faits.





FABLE XI.

LE VOYAGEUR ET LES POIRES.

UN Voyageur, peu riche apparemment,
Et mal reçu dans les Hôtelleries,
De Poires à moitié pourries
S'étoit chargé, faute d'argent.
Il eût voulu, sans doute, en avoir de meilleures.
Sa canne en main, très-courageusement
Il a déja marché quatre heures.
La soif se fait sentir, & l'appétit survient,
De ses Poires il se souvient,
Et songe à fouiller dans sa poche.
Un Poirier, dont les fruits sembloient délicieux,
Eloigné de cent pas, se présente à ses yeux.
Il jette au même instant ses Poires, & s'approche.
Voici, dit-il, des mets plus savoureux.
Il ne tiendra qu'à moi d'en manger, si j'en veux.
Et qui m'empêchera de me donner la peine
D'en prendre pour demain, pour toute la semaine? —
Il auroit pû raisonner mieux:
Car un large fossé s'opposoit à ses vœux.
Je ne puis dire, je l'avoue,
Quelle fut sa douleur, en voyant ce fossé,
Par lequel son espoir se trouvoit renversé.

Ce pauvre-Homme chercha ses Poires dans la boue,
Et les essuya bien. C'est tout ce que je sçai.

LA même chose nous arrive.
Souvent nous quittons le certain,
Pour une belle perspective,
Qui se fait voir dans le lointain.



FABLE XII.

LE GEAI, LA COLOMBE ET L'AIGLE.

UN Geai s'étoit fait une règle
De s'approprier hardiment
Tout ce qu'il pouvoit prendre. Un jour il vola l'Aigle,
En son absence, & s'enfuit promptement.
Tandis que ses aîles rapides
L'éloignent des dents homicides
Du Monarque des Airs, justement irrité,
Une Colombe passe, & dit avec bonté :
Retirez-vous, ami, dans le creux de ce chêne.
Vous y serez en sûreté.
Grand merci, dit le Geai. Mais cet arbre est un frêne. —
Qu'importe ? Allez-y, cachez-vous. —
Cet arbre est un frêne, vous dis-je. —
Frêne ou non, cachez-vous, votre intérêt l'exige.
Vous êtes poursuivi par un Aigle en courroux.

Il vous eſt encore facile
De l'éviter. Ce chêne eſt un aſyle. —
Il faut dire, ce frêne. — Allez, fuyez ſes coups. —
Le Geai va, puis revient, & dit à la Colombe...
J'ai vu cet arbre creux, par vos ſoins indiqué :
J'ai tourné tout autour; je l'ai bien remarqué.
C'eſt un frêne. — A ces mots l'Aigle l'attaque. Il tombe,
Et ſert de pâture au vainqueur.

En diſputant ſur une bagatelle,
Trop long-tems, avec trop d'ardeur,
Comme fit ce Geai ſans cervelle,
On s'expoſe ſouvent à quelque grand malheur.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

FABLE XIII.

LE LABOUREUR ET SON FILS.

Un Laboureur avoit acquis
Quelques arpens d'une terre ſtérile.
Otez-en, dit-il à ſon fils,
Les ronces, les chardons, & toute herbe inutile. —
Le jeune homme auſſitôt viſite le terrain.
De tous côtés, il voit avec chagrin,
Tout ce que la nature à nos deſirs contraire,
Fait naître dans un champ, quand elle eſt en colère.
Je n'en viendrai, dit-il, jamais à bout.

Ce ne sont qu'épines par-tout.
Il me faudroit un siécle, & même davantage. —
Là dessus, il se décourage,
Il ne fait pas le moindre effort:
Il court, il s'amuse, il s'endort.
Le lendemain son pere lui demande
S'il a bien travaillé. — Non. La tâche est trop grande.
Je n'ai pas commencé. — Le sage Laboureur
Lui dit alors avec douceur:
Vous comprenez mal ma pensée.
Pourquoi m'attribuer une idée insensée?
Il ne s'agit que de ce petit coin.
L'ouvrage n'est pas long: ne vous rebutez point. —
Son fils plein d'ardeur & de joie,
Sans perdre un seul moment, prend sa bêche, & s'emploie
A nettoyer la place avec beaucoup de soin.
Le jour suivant, tâche nouvelle.
Ainsi de suite. Il redouble son zèle.
Tout le mauvais est arraché.
Ce terrain si stérile est bientôt défriché.

NE commencez un long ouvrage,
Qu'après en avoir fait sagement le partage.



FABLE XIV.

LES PEINTURES.

DANS une Eglise, on avoit peint la voûte.
Un curieux admira les portraits.
Ils sont, dit-il, de Raphaël sans doute. *
Qu'ils seroient beaux, s'ils étoient vus de près ! —
L'escalier de la voûte à ses yeux se présente.
Il monte vîte, au sommet il parvient,
Et s'écrie aussi-tôt... Quelle tête ignorante,
Quel animal stupide a gâté le lieu saint ? —

AU faîte des grandeurs tel homme qu'on admire,
Deviendroit, vu de près, un objet de satyre.

* Raphaël, Peintre très-célèbre, naquit à Urbin, en 1483. Sa mort arriva le même jour que sa naissance, le Vendredi-Saint de l'année 1520. Il étoit âgé de 37 ans.



FABLE XV.

LES DEUX BUVEURS.

UN homme au cabaret, dit à son compagnon. —
Cette bouteille est effroyable.
Le vin qu'elle contient doit être détestable. —
Pourquoi? répondit l'autre. Il est peut-être bon. —
Mais la bouteille est laide. — Eh! mon ami, qu'importe?
Buvons toujours. Que le flacon soit laid,
Ou qu'il soit beau, qu'est-ce que cela fait?
Goûtons sans préjugé le vin qu'on nous apporte. —

UN vil extérieur peut cacher de l'esprit:
Mais dans le monde on juge par l'habit.

FABLE XVI.

LE PAYSAN ET SON SEIGNEUR.

UN Paysan vint dire à son Seigneur,
Ah!... Mon Pourceau!... Quel horrible malheur!....
A tué votre chien Fidèle. —
Quoi! dit le Gentilhomme, un Chien si plein de zèle,

Si vigilant, si courageaux, si beau,
Est tombé sous les coups d'un infâme Pourceau!
Quelle perte!... Fidèle... Il n'attaquoit personne...
Ecoute, ami, j'ai l'ame bonne.
Tu ne paieras que vingt écus,
Pour ce Chien que j'aimois comme mes yeux, & plus.
A l'égard du Pourceau, je prétends qu'il périsse;
Les autres Animaux, en le voyant pendu,
Rendront aux Chiens qui sont à mon service,
Tout le respect qui leur est dû.
Toi-même, tu seras témoin de son supplice.
Mais, Monsieur, répondit Gareau,
Vous me comprenez mal, ou bien vous voulez rire.
Ce que j'ai prétendu vous dire,
C'est que Fidèle a tué mon Pourceau. —
C'est une affaire différente.
Il t'en coûtera moins, répartit le Seigneur.
Fidèle a puni l'aggresseur.
Il a bien fait... Cette bête insolente
Devroit m'appartenir... Mais, non. Je me contente,
Par bonté d'ame, & par pitié,
De la plus petite moitié.
L'autre moitié je te la donne:
Bien entendu que désormais
Tes Pourceaux auront soin de n'attaquer personne,
Et de laisser mes Chiens en paix. —

PETITS, avec les Grands n'ayez point de Procès.

Car, euſſiez-vous lieu de vous plaindre,
Vous avez tout ſujet de craindre
D'être reprimandés, & de payer les frais.

FABLE XVII.

LE CHIEN PARESSEUX.

UN Chien, preſque ſans poil, maigre comme un ſquelette
Pendant l'hiver cherchoit une retraite.
Il eût voulu dormir chaudement: mais hélas!
Il cherchoit un bon gîte, & ne le trouvoit pas.
Que faire! Auprès d'un mur il choiſit une place.
Soigneuſement il écarte la glace,
Et ſe met à l'abri du nord.
Enfin las & tranſi le pauvre Chien s'endort.
Mais, pénétrant juſques dans ſon oreille,
Un vent froid bientôt le réveille.
Eh quoi! dit-il alors, être accablé d'ennuis
Et de chagrins! Paſſer ainſi les nuits!
Eſt-ce donc-là, grands Dieux, le ſort que la nature,
Peu libérale de ſes biens,
Deſtine à la race des Chiens?...
Mais c'eſt à tort que je murmure.
C'eſt moi-même qui ſuis l'auteur
Et la cauſe de mon malheur.
Lorſque l'Été fertiliſoit la plaine,
J'aurois pû me former ſans peine

Un petit lit. On trouve en mille endroits,
Dans la belle saison, de la paille & du bois.
Au lieu que maintenant, sans vigueur & sans force,
Je ferois pour marcher des efforts superflus :
Et quand je marcherois, je ne trouverois plus,
Ni paille dans les champs, ni même un peu d'écorce...
Le désespoir cependant ne vaut rien.
Jamais la grande ame d'un Chien
Ne doit en être susceptible.
En Juin, pour le plus tard, à force de travaux,
Je me ferai moi-même un bon lit de repos.
Je conçois qu'en hyver la chose est impossible. —

C'EST ainsi qu'à loisir le Chien réfléchissoit,
Et tels étoient alors les projets qu'il formoit.
Ah ! qu'on réfléchit bien pendant la nuit obscure,
Quand on a froid, & quand on ne dort point !
Dès l'Aurore, il quitte son coin,
Pour chercher de la nourriture.
Mais ses jarrets aussi durs que du fer,
A se plier consentent avec peine.
Quarante pas le mettent hors d'haleine.
Dans cet état cruel il passe tout l'hyver.

LE printems a fondu la glace.
L'été paroît ensuite, & s'avance à grands pas.
L'automne de l'été vient occuper la place.
Le lit du Chien ne se fait pas.

Un jour, étendu sous un Hêtre,
Il mesure des yeux la grandeur de son corps.
Je suis plus grand, dit-il, que je ne croyois l'être;
Mais à propos... Mon lit... Il faudroit trop d'efforts,
Trop de bois, d'écorce, & de paille,
Et trop de tems, pour un Chien de ma taille.
Ne pensons point à l'avenir.
S'il est vrai qu'en hyver on souffre la froidure,
Le Sage doit-il prévenir
Par ses réflexions une peine future? —

Le monde est plein de malheureux
Indignes de pitié. Ce sont les paresseux;
Parmi lesquels je ne connois personne,
Qui comme le Chien ne raisonne.
Ce qu'ils sçavent leur convenir
Est-il en leur pouvoir; ces Messieurs le négligent.
N'est-il plus temps, ils veulent l'obtenir.
Je souhaite qu'ils se corrigent.



FABLE XVIII.

LE CAVALIER ET LE CHEVAL.

UN des plus beaux Chevaux que produiſe l'Eſpagne,
Pour tout dire, en un mot, un ſuperbe Courſier;
Avoit pour maître un Officier.
Ce Courſier, ne craignant ni foſſé, ni montagne;
Se tiroit d'embarras par des ſauts périlleux;
Et tant que duroit la campagne,
Faiſoit des exploits merveilleux.
Tous les jours, pour ſauver ſon maître;
Il s'expoſoit à mille morts:
Au milieu des hazards on le voyoit paroître;
Braver les ennemis, ſoutenir leurs efforts....
J'ai pour mon maître un zèle extrême;
Se diſoit-il quelquefois à lui-même.
Il le ſçait, il le voit... Mais j'ai vécu long-tems;
Et bientôt la vieilleſſe blême
Viendra graver ſur mon front dix-ſept ans.
Que deviendrai-je alors?... Qu'ai-je à craindre? Tranquille
Dans l'écurie auprès du ratelier,
J'aurai de bonne avoine, &, grace au Cavalier,
Dont je connois l'humeur généreuſe & civile,
Je paſſerai mon tems ſans jamais m'ennuyer.
Mes jours ſeront heureux. Cet eſpoir me conſole.

Hélas ! cet eſpoir fut frivole.
Ne pouvant plus ſe faire eſtropier,
Il alla triſtement mourir chez un Meûnier.

PLUS d'un fidèle Domeſtique
Eprouve un ſort pareil à celui du Cheval.
Il implore, étant vieux, la charité publique;
Et va mourir à l'Hôpital.

FABLE XIX.

LES DEUX ENFANS.

DEUX Enfans ayant vu des noix ſur une table,
Dirent, ne ſoyons point gourmands.
Partageons-les à l'amiable. —
Le plus rusé des deux Enfans
Avec plaiſir ſe chargea de l'ouvrage,
Caſſa les noix, & choiſit le dedans :
Les coquilles à l'autre échurent en partage,
Et réſiſterent à ſes dents.
L'Enfant dupé réſolut en lui-même
De punir quelque jour cette malice extrême.
Bientôt après l'occaſion s'offrit.
Sur la table il vit des olives,
A l'inſtant ſes mains attentives
Se ſaiſiſſent de tout le fruit.
De chaque olive partagée

Il choisit le noyau, donne à l'autre la chair;
Et se moquant de lui, ta malice, mon cher,
Méritoit bien, dit-il, d'être ainsi corrigée. —

L'EXPERIENCE, sans esprit,
Ne sert à rien. La preuve en est dans ce récit.

FABLE XX.

LE BERGER ET LA CHEVRE.

LE zéphir sorti de prison,
Vainqueur de la froide saison,
Venoit de ramener le printemps sur son aîle.
Les bois retentissoient du concert des oiseaux:
Le Ciel étoit serein: l'herbe tendre & nouvelle
Hors de la Bergerie attiroit les troupeaux.
Une Chèvre, voyant la nature renaître,
Et voulant profiter de la beauté du jour,
Sans y penser, s'éloigna de son maître,
Et s'écarta dans les prés d'alentour.
Ce fut assurément une grande imprudence.
Le Berger s'apperçut bientôt de son absence,
La poursuivit long-tems en vain,
Se fatigua beaucoup, & l'atteignit enfin.
Alors, enflammé de colère,
Et se livrant à son courroux,
Il jette la Chèvre par terre,

La frappe, & l'assomme de coups.
Etendue à ses pieds, sa Chèvre est expirante...
Il s'arrête... Il gémit... Il blâme sa fureur.
Le repentir est entré dans son cœur.
Grands Dieux! dit-il... Hélas!... Elle est mourante...
Qu'ai-je fait!... Discours superflus.
Vains remords, sa Chèvre n'est plus.

De l'impétueuse colère,
A force de soins & d'efforts,
Réprimons les premiers transports;
De peur que la douleur amère,
Le repentir & les regrets,
Avec le désespoir, ne la suivent de près.



FABLE XXI.

LE POETE ET L'OISON.

Un chef-d'œuvre vint à paroître
Aux yeux du public étonné.
Par les mains d'Apollon son maître, *

* Apollon, fils de Jupiter & de Latonne, Dieu de la poësie. Le Mont Hélicon, & le Mont Parnasse en Phocide, lui étoient consacrés, ainsi qu'aux neuf Muses.

Sur l'Hélicon, l'Auteur fut couronné.
Sophocle * se leva pour lui céder sa place...
Habitant inconnu des marais du Parnasse,
Prétendant que sans plume on ne composoit rien,
Certain Oison disoit : cet Ouvrage est le mien.
Une plume en effet de son aîle tirée,
Avoit transcrit nettement & fort bien
Cette Tragédie admirée.
Telle étoit la sotte raison
Qu'alléguoit l'imbécile Oison.
Enfin lassé de son orgueil stupide,
Eh bien, voyons, chantez sur le ton d'Euripide **,
Lui dit un Cygne en se moquant. —
Le fat ouvre son bec, & chante en glapissant,
D'une façon si singulière,
Si mal, qu'on le tailla pendant une heure entière.

S'APPROPRIER le mérite d'autrui,
Sans en avoir aucun soi-même,
C'est une impertinence extrême,
Qui n'est pas bien rare aujourd'hui.

---

* Fameux Poëte Tragique, né à Athènes, l'an 495 avant Jésus-Christ. Il nous reste de lui sept Tragédies, dans lesquelles on admire la pureté de sa diction, & la sublimité de son style.

** Poëte Grec, contemporain de Sophocle. Il a excellé dans la Tragédie. Racine l'a imité, principalement dans Iphigénie & dans Phèdre. De 92 Tragédies qu'il avoit composées, il ne nous en reste que 19. Il mourut âgé de 75 ans.

FABLE XXII.

ESOPE ET LE POETE.

CERTAIN Auteur, fort content de lui-même,
Alla trouver Esope, & tirant son Poëme,
Avec emphase en lut quelques morceaux.
Esope * lui dit : ils sont beaux. —
Ah ! que je suis heureux d'avoir votre suffrage !
S'écria l'Auteur enchanté.
J'ai réussi. Quel bonheur ! Mon Ouvrage
Passera donc à la postérité.
Que manque-t-il désormais à ma gloire ? —
Ecoutez, dit Esope une petite Histoire.

N'ETANT point encore à la Cour,
En voyageant, je fis quelque séjour
Dans une ville de Lydie. **
Un homme me vint voir, & m'offrit sa maison :
Il m'assura qu'elle étoit bien bâtie.

* Esope, pere de la Fable, étoit Phrygien. Disgracié par la nature, il fut encore esclave. Les Habitans de Delphes, qu'il avoit raillés dans ses Fables, le précipitèrent du haut d'un rocher.

** La Lydie, maintenant sous la domination du Turc, étoit autrefois un Royaume célèbre de l'Asie-mineure.

Voyez, ajoûta-t-il, si je n'ai pas raison. —
Il tire en même-tems une pierre, cachée
Sous son habit, & d'un air satisfait,
Cette Pierre, dit-il, par mes mains détachée
Prouve que je vous offre un bâtiment parfait. —
Sa simplicité me fit rire.
Monsieur ignore apparemment,
Lui répondis-je poliment,
Certaine vérite dont je veux bien l'instruire...
Examiner les différens morceaux
L'un après l'autre, & dire qu'ils sont beaux;
Ce n'est point attester la beauté de l'Ouvrage.
C'est la liaison, l'assemblage,
C'est le tout, composé des morceaux réunis,
Que considere l'homme sage,
Pour juger des maisons, ainsi que des écrits.

FABLE XXIII.

L'INSECTE EPHEMERE ET LA CORNEILLE.

SUR les rives de l'Hypanis, *
On voit un peuple de Fourmis,

* Fleuve de Scythie, aux environs duquel naissent ces espèces de Fourmis, ou, selon d'autres, ces mouches éphémères, dont il est parlé dans cette Fable.

Bien

Bien différent des Fourmis ordinaires,
Ces insectes sont éphémères.
C'est-à-dire que leur séjour
Chez les vivans, est tout au plus d'un jour.
Un d'entr'eux, âgé de dix heures,
Prioit le Souverain des Dieux,
De l'envoyer dans les sombres demeures,
Pour y rejoindre ses ayeux.
O mort, s'écrioit-il, je t'adresse mes vœux.
Je suis à charge aux autres, à moi-même:
Cesser de vivre est un bonheur extrême,
Quand on est infirme & si vieux.
Loin de parler ainsi, sur un arbre perchée,
Une Corneille, à la vie attachée,
A l'âge de cent ans se plaignoit de son sort.
Est-il possible, disoit-elle,
Qu'au printems de mes jours l'inexorable mort
Lève sur moi sa faux cruelle;
Et me fasse si-tôt descendre au sombre bord!

ENTRE un jour & mille ans, humains, la différence
N'est pas si grande qu'on le pense.
Comparée à l'éternité,
Toute longueur, nous parût-elle immense,
Est un moment sans réalité.

FABLE XXIV.

LES TOILES D'ARAIGNÉE.

UN homme riche, & de plus en faveur,
Ayant commis un crime énorme,
Des loix, par son crédit, évita la rigueur.
Il fut un peu blâmé, seulement pour la forme.
Un autre homme, qui n'avoit rien,
Crut que, s'il se rendoit également coupable,
Il jouiroit d'un sort tout aussi favorable.
Quelqu'un lui dit... Ah! gardez-vous en bien;
Voyez ces Toiles suspendues,
Et par une Araignée habilement tissues.
La Guêpe les traverse, & n'y demeure pas;
Mais la mouche plus foible, y trouve le trépas.

Fin du troisieme Livre.



FABLES ET CONTES PHILOSOPHIQUES.



LIVRE QUATRIEME.

FABLE PREMIERE.

LES ORANGERS. *

UN Officier, qui n'avoit dans la tête
Que siéges, que combats, & que droits de conquête,

* Des raisons qui n'intéressent point le Lecteur m'ont engagé à traiter ce sujet, quoique M. Pesselier en soit l'inventeur, & l'ait traité avant moi. Je suis bien éloigné de vouloir entrer en comparaison avec cet ingénieux Fabuliste. J'observerai seulement qu'un *Amateur du Jardinage*, doit

Qui parloit en dormant, de remparts, de blocus, *
De fusils, de canons, & d'ennemis vaincus,
Se trouva possesseur à la mort de son pere,
D'une maison champêtre, & d'un joli parterre.
Il avoit vu des Orangers.
Il acheta vers le tems des vendanges
Vingt de ces Arbres étrangers,
Comptant l'Eté suivant recueillir des Oranges.
Un an s'écoule... Eh! comment! point de fruits,
S'écria l'Officier surpris!
Certes, vous m'étonnez. — Un autre été se passe:
Notre Guerrier n'apperçoit que des fleurs.
Qu'on les coupe, dit-il, à l'instant. Point de grâce,
Je ne sçaurois souffrir de pareilles lenteurs. —
C'est moins à nous qu'à la nature,
Répondit l'un d'entre eux, que vous feriez injure;
En détruisant de jeunes Arbrisseaux,
Prêts à récompenser vos soins & vos travaux.
Regardez-nous. Déja les dons de Flore **
Ont embelli nos rameaux précieux.

---

connoître, à ce qu'il me semble, la nature & les qualités des Arbres; au lieu qu'un Officier peut fort bien ne pas avoir cette connoissance.

* On appelle Blocus, le siége d'une Ville qu'on veut prendre par famine, en occupant tous les passages par où les vivres & les autres nécessités de la vie lui peuvent arriver. *Dictionnaire de Trévoux.*

** Flore, selon les Poëtes, étoit la Déesse des Fleurs.

Daignez, Seigneur, attendre encore,
Et nous vous donnerons des fruits délicieux.
Modérez votre impatience,
Calmez votre fureur. Chaque chose a son tems.
Vous, qui nous menacez, aviez-vous dès l'enfance
Les qualités d'un homme de vingt ans? —

CET Oranger parloit aussi bien que Socrate.
Que doit un homme sage exiger des Enfans?
Des fleurs, & rien de plus. C'est en vain qu'on se flatte
D'obtenir des fruits du printemps.

FABLE II.

LE MULET QUI VOYAGE.

CERTAIN Mulet, qui de sa vie
N'avoit lû de Géographie,
Voulut aller à Rome. On ne sait pas pourquoi.
Gai, joyeux, content comme un Roi,
Il quitte son pays, & se met en campagne.
Rien ne l'arrête. Une montagne
Enfin se présente à ses yeux.
Il s'imagine alors, que l'objet de ses vœux,
Rome, la grande Ville, au haut de cette roche
Est située... Assez mal-à-propos
On vous a mise là, dit-il, & sans reproche,

Rome, vos fondateurs sont de vrais animaux.
Quoi qu'il en soit, je touche au but de mes travaux. —
Sire Mulet, vous comptez sans votre hôte...
Il grimpe. Que voit-il? Une roche plus haute.
Ce spectacle effrayant glace notre héros.
N'importe. A pas comptés, plein d'espérance, il monte.
Mais qui peut exprimer sa douleur & sa honte,
Lorsque croyant goûter les douceurs du repos,
Il voit autour de lui mille rochers nouveaux?
A cette vue, il perd courage.
Il s'égare dans ces déserts,
Et maudissant son funeste voyage,
Au lieu d'aller à Rome, il descend aux Enfers.

SIRE Mulet, vous représentez l'homme.
Le bonheur est dépeint sous l'emblême de Rome.
Chaque mortel veut être heureux.
Je le serai, dit-il, à tel tems, à tel âge. —
C'est une erreur. Mille obstacles fâcheux,
Comme au Mulet lui ferment le passage.



FABLE III.

LE PAON ET LES AUTRES OISEAUX.

CERTAIN Paon des Oiseaux s'attiroit les regards;
Pour admirer son beau plumage
On accouroit de toutes parts,
Et chacun lui rendoit hommage.
Tant d'honneur aveugla l'orgueilleux personnage.
J'ai, disoit-il, un bel habit.
Mais c'est un frivole avantage.
Mon seul mérite me suffit. —
Dans un cloaque plein d'ordure
Il se plonge, salit sa brillante parure,
Puis aux yeux des Oiseaux se présente tout fier.
Que la prévention est forte!
Qui le croiroit? Les habitans de l'air
L'appellerent encore, équippé de la sorte,
Le chef-d'œuvre de Jupiter.

DES Auteurs que chacun admire,
Après les plus brillans succès,
Ont eu la vanité d'écrire
D'autres Ouvrages fort mauvais.
Le Peuple prévenu s'empresse de les lire.
Eh! n'est-ce pas, dit-il, un tel qui les a faits? —



FABLE IV.

LES VENTS ET LE PETIT NUAGE. *

UN jour les Vents étoient de bonne humeur;
Ils s'étoient divertis sur la plaine liquide,
Et chacun d'eux ayant fait peur
A quelques Matelots, se croyoit un Alcide. **
Que d'humains ressemblent aux Vents!
Ils virent un petit Nuage,
Et voulurent à ses dépens
Prolonger leurs amusemens.
Un d'entre eux lui tint ce langage.
Fils des vapeurs & des exhalaisons,
Petit être sans conséquence;
Fais-nous voir par quelles raisons
Tu parois en notre présence.
Nous sommes souverains de la terre & des airs;
Nous qui bouleversons les mers,
Souffrirons-nous ton insolence?
Fuis vîte, crains notre puissance.

* La Fable intitulée *le Vent & la Nuée*, dans un Recueil imprimé en 1760, n'est pas la même chose que celle-ci. Le Conquérant & le Prince qui rend ses sujets heureux, y sont représentés sous l'emblême du Vent & du Nuage.

** Nom poëtique d'Hercule, fils de Jupiter, fameux par ses douze travaux.

Si tu ne t'écartes soudain,
(Nous en jurons par Amphitrite) *
Tu périras. Ils parlèrent en vain.
La réponse qu'un Vent mérite
Leur fut donnée avant le lendemain.
Du Nuage insulté dix gouttes d'eau tomberent;
Les Vents aussi-tôt se cacherent.

CHOSE pareille arrive fréquemment.
Les dignités, le crédit, la puissance,
Menacent la foible innocence
D'un air plein de hauteur. Mais elle se défend,
Et quelquefois les réduit au silence.
Petite pluie abat grand vent.

* Amphitrite, femme de Neptune, Déesse de la Mer.

****

FABLE V.

LA FORCE DE L'EXEMPLE.

MONSIEUR, je vous confie un enfant précieux,
Disoit au Gouverneur un pere de famille.
Rendez ce cher enfant, seul objet de mes vœux,
Aussi modeste qu'une fille. —
(Le pere étoit un orgueilleux.)
Qu'il aime la vertu. (Le pere aimoit le vice.)

Puisse-t il par vos soins détester l'injustice. —
(Le pere étoit injuste.) Austère vérité,
Que jamais de vos loix mon cher fils ne s'écarte! —
(Le pere étoit menteur.) Que jamais une carte
Ne paroisse en un lieu par mon fils habité. —
(Le pere par le jeu se trouvoit endetté.)

COMMENT se conduisit l'Eleve? A l'ordinaire.
Il se moqua du Maître. Il imita son pere.

FABLE VI.

L'EPAGNEUL ET LE CAMELÉON.

UN Epagneul de sa Maîtresse
Etoit extrêmement chéri.
Elle le caressoit sans cesse.
Elle l'appelloit *Favori*.
Bonbons étoient sa nourriture.
Ses petits jeux, ses jappemens,
Et ses tours paroissoient charmans.
C'est qu'ils venoient de la nature.
Un jour, sautant sur le gazon,
L'aimable *Favori* voit un Caméléon.

---

* Cette Fable est imitée de M. Gai, Fabuliste Anglois. Je ne sçavois pas, lorsque j'ai traité ce sujet, qu'un autre, en 1768, avoit pris les devants.

Ce n'est pas, lui dit-il, ici que tu dois être,
Symbole du peuple flatteur.
A la Cour, comme toi, l'on change de couleur;
C'est à la Cour que tu devrois paroître. —
Ah! vous me rappellez un souvenir fatal,
Répond en soupirant le petit Animal.
Je ne sçais pas comment vous pouvez me connoître;
Oui, j'ai vécu dans les Cours autrefois.
Elevé chez les Grands, les Princes & les Rois,
J'autorisois leurs injustices,
J'approuvois, j'admirois leurs vices.
Leurs passions étoient mes loix.
Victime de ma fourberie,
Et transformé par Jupiter,
Je suis Caméléon.* Je rampe. Je vis d'air;
Comme ceux qu'a trompés ma basse flatterie.

---

* Ce petit Animal est fait comme un Lézard. Il habite dans les rochers. Il change de couleur, suivant les différentes situations où il se trouve. Plusieurs Auteurs prétendent qu'il vit d'air. C'est ce qu'on peut supposer dans la Poësie. Mais la vérité est qu'il avale des mouches.



FABLE VII.

LES DEUX PAYSANS.

BLAISE & Lucas étoient citoyens d'un hameau:
Lucas avoit un champ fort beau,
Qui rapportoit du seigle en abondance:
Et sur le penchant d'un côteau,
La vigne rendoit plus qu'aucune vigne en France.
Pour Blaise, quand Bacchus* nous prodigue ses dons,
Il recueilloit, non des grappes vermeilles,
Mais quelques raisins verds dans cinq ou six corbeilles.
Sa terre, au lieu de blé, lui donnoit des chardons.
Il juroit.... Eh quoi donc ! une fois par semaine
Je travaille comme un forçat.
Et quel est le fruit de ma peine ?
Des chardons. O mon champ que vous êtes ingrat!
Lucas lui répondit : Cher ámi, l'indigence
Est de tout paresseux le partage assuré.
Elle est, disoit hier Monsieur notre Curé,
La fille de la négligence.
Tu n'as rien. C'est ta faute. Apprends qu'un Villageois,

* Dieu du Vin, fils de Jupiter & de Sémélé.

Pour avoir des écus, & pour faire bombance,
Doit travailler par semaine six fois.

Ce récit est fait pour l'Enfance.
Ce n'est qu'au travail assidu,
Jeune Lecteur, que le succès est dû.

FABLE VIII.

L'ARBRE ET LE RUISSEAU.

Près d'un agréable Ruisseau,
Croissoit un Arbre, asyle de l'Oiseau,
Qui gazouilloit sous son épais feuillage;
Autour de cet Arbre si beau,
Mille fleurs ornoient le rivage.
L'herbe des environs, à la fraîcheur de l'eau
Devoit sa charmante verdure;
Et la terre de sa parure,
De son éclat toujours nouveau,
Remercioit cette onde pure.
Que manque-t-il à ma félicité?
Disoit l'Arbre joyeux. Que faut-il que je craigne?
L'aimable Ruisseau qui me baigne
Conservera long-tems ma vie & ma beauté. —
Il eût été moins fier, s'il eût sçu que cette onde
S'insinuoit secrettement

Jusqu'à la racine profonde
Qui lui servoit de fondement,
Et qu'elle la sappoit imperceptiblement.

La plûpart des plaisirs que goûte la jeunesse
Sont des piéges trompeurs, c'est la mort qui les dresse.
Ils attaquent nos jours, mais insensiblement.



FABLE IX.

L'ANE ET LE RENARD.

ALIBORON, docteur de la gent Asinine,
Dit un jour à certain Renard,
Dans l'univers le préjugé domine.
On juge mal: on décide au hazard.
Mais tout Ane d'esprit, réfléchit, examine;
Et se détrompe tôt ou tard.
Vous riez? — Oui, ce début me fait rire.
Poursuivez, je vous prie. — Exemple. J'entends dire
Qu'un zèle vigilant est la vertu des Chiens.
Préjugé pur. Quant à moi, je soutiens,
Que, loin de posséder ce zèle qu'on admire,
Ce sont des fainéans, des lâches, des vauriens.
En effet (cette preuve est d'une force extrême)
Je vis hier un de ces animaux

Dormir... pendant le jour... Oui, je l'ai vu moi-même.
Donc on se trompe, & ce qu'on dit est faux. —
Le Renard répondit. La belle conséquence!
Eh quoi! tu ne sçais pas, imbécile animal,
Qu'on ne peut, sans extravagance,
D'un fait particulier conclure en général!
Chose étrange! Aujourd'hui plus d'une tête humaine,
Tête, incrédule, orgueilleuse, & hautaine,
Quand il s'agit des Ministres des Dieux,
Raisonne comme toi, pour les rendre odieux.

FABLE X.

LE CHAT CHIRURGIEN.

DANS la boutique d'un Frater
Un Chat ayant passé le printemps de sa vie,
Avoit appris à fond l'art de la Chirurgie.
Il sçavoit maints secrets, qui le rendoient si fier;
Si fier, qu'il lui prit fantaisie
D'être Chirurgien de la race des Chats...
Vient un Matou blessé... Vous ne guérirez pas,
Ami, dit le docteur, sans un coup de lancette.
La chose est nécessaire, & devroit être faite.
Comment.... Vous hésitez! Allons, préparez-vous. —

Il enfonce le fer. D'une large ouverture
Le sang découle. A l'instant vingt Matous ;
Et deux cents Chattes en courroux ,
Font un bruit égal au tonnerre...
Chat inhumain , Chat sanguinaire ,
Fléau de ta Patrie , & payé par les Rats ,
Que t'a fait ce héros , dont la valeur guerriere
A brillé tant de fois au milieu des combats ?
Quoi ! ce beau sang , que Libitine même *
N'a pas voulu répandre , est par toi répandu !
Monstre à nos ennemis vendu ,
La mort sera le prix de ta fureur extrême. —
On se jette sur lui. Mais le Chirurgien ,
Voyant qu'on parloit de le pendre ,
Supplia les Matous d'attendre ,
Et de ne precipiter rien...
Ah ! ne me pendez pas encore ; ,
Leur disoit-il d'une tremblante voix. —
On différa. Dès la troisieme aurore
Le Malade sortit , & grimpa sur les toîts.

SI vous voulez rendre service
A cet enfant, qu'un ton persuasif
N'a jamais pû corriger de son vice ;
Malgré les sots discours , piquez-le jusqu'au vif.

* La Déesse Libitine présidoit aux funérailles. Les Poëtes la confondent souvent avec la Mort.

FABLE XI.

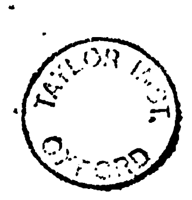
LE CHEVAL OPINIATRE.

DEUX Cavaliers un jour du chemin s'écartèrent;
Et dans les forêts s'égarèrent.
Eloignés de leur route, ils marchoient au hazard.
Déja la Nuit, sortant de ses cavernes sombres,
Venoit de monter sur son char,
Et couvroit l'univers de ses lugubres ombres;
C'est-à-dire, qu'il étoit tard.
Il falloit de deux choses l'une;
Ou sortir promptement des bois,
Ou dormir au clair de la Lune.
Nos Cavaliers, d'une ardeur non commune;
Excitent leurs Chevaux du geste & de la voix.
Un des Coursiers, docile aux ordres de son maître,
Aussi prompt qu'un éclair, que l'été voit paroître,
Et disparoître en un moment,
Semble voler sur les aîles du vent.
L'autre s'arrête, & fait cette harangue
Sans s'échauffer, n'importe en quelle langue...
Je fais, Monsieur, par minute vingt pas.
C'est mon usage. Et quand toute l'avoine
Que peut manger en un repas,
Ou même en quinze jours le cheval d'un Chanoine,

Seroit au bout du bois, je ne branlerois pas?
Si vous voulez éprouver ma constance,
Cassez votre fouet sur mon dos,
Enfoncez-moi l'éperon jusqu'aux os,
Ecorchez-moi. Vous verrez si j'avance. —
Mais, dit le Cavalier, voyez la circonstance
Où je me trouve. — Eh! que m'importe, à moi?
Fussiez-vous le Dauphin de France,
Et fussiez-vous même le Roi,
Cela m'est fort égal. Ma coutume est ma loi. —
Que faire en pareille occurrence?
Souffrir tranquillement, & prendre patience.
Le Voyageur s'étend sur l'herbe tout botté:
De son manteau se couvrant le visage,
Il attend, mais en vain, le sommeil invité.
Le lendemain dans un Village
Il arrive las & crotté.
Dès le premier instant, le Cheval entêté
Reçoit, pour sa conduite & pour son beau langage,
Deux mille coups de fouet de son maître irrité.

CETTE histoire, Enfans, vous engage
A fuir l'entêtement & l'indocilité.





FABLE XII.

LE PACHA D'ANDRINOPLE.

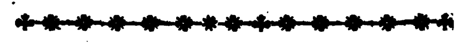
PACHA Selim*, homme fier, inhumain;
Près d'Andrinople ** avoit un beau jardin,
Beau par son étendue, au reste peu fertile,
Malgré l'industrieuse main
D'un jardinier qui passoit pour habile;
Rien ne pouvoit amollir le terrein,
Rien ne pouvoit dompter la nature indocile.
Un jour le Pacha curieux,
Vient, examine, considere,
Ses espaliers, ses bosquets, son parterre.
Tout lui déplaît. Le voilà furieux.
Inutilement on l'arrête.
Il fait d'abord couper la tête
A son jardinier malheureux.
Ensuite il arrache lui-même
Les beaux arbres fruitiers, que ses prédécesseurs
Avoient entretenus avec un soin exrrême;

* Les Turcs appellent *Pacha* un Gouverneur de Province.

** Plusieurs Villes ont eu le nom d'*Andrinople*. La plus considérable est en Thrace, sur les bords de l'Hèbre.

Sans épargner les Plantes ni les Fleurs.

VOILA ce que produit la brutale vengeance.
Si la raison ne calme ses fureurs,
Souvent elle s'étend jusques sur l'innocence.



FABLE XIII.

L'ISLE DES NON-PENSANS.

APRE'S un funeste naufrage,
Cédant aux tristes loix de la nécessité,
Dorante s'arrêta chez un Peuple sauvage;
Qui le reçut avec humanité.
De cette Isle inconnue, il apprit le langage:
Il s'informa des mœurs & du gouvernement:
Sans rien craindre, sur chaque usage
Il déclara son sentiment;
Approuva, censura, s'expliqua librement.
Tout jeune Voyageur a besoin de prudence.
Si Dorante en manqua, ce fut sans conséquence.
Son Hôte même, à son aspect,
Depuis ces entretiens, témoigna du respect...
Je vois, dit-il un jour, que vous étiez en France
Ou grand-seigneur, ou riche. — Eh! comment? —
Vous pensez. —
Mais, mon ami, tout homme pense. —
Non, Les riches, les grands, sont les seuls gens
sensés.

Un homme du commun qui pense par lui-même
Est ici châtié de son audace extrême.
La Loi porte... *Croyez ce qu'un riche vous dit.*
Aux lumieres des grands, soumettez votre esprit.
Telle est, cher étranger, la loi de cet Empire.
L'Europe pourroit-elle y trouver à redire ? —

Nous n'avons point de loi, dit Dorante surpris ;
Qui rende esclaves nos esprits ;
Ce seroit un abus énorme.
Il est vrai qu'en Europe, au jugement des grands,
Des protecteurs, des amis, des parens,
Sans rien examiner, souvent on se conforme. —

FABLE XIV.

LE VER A TUYAU.

POUR éviter le courroux de Neptune *,
On travaille d'une ardeur non commune
A former une digue. Arbres, pierres, ciment,
Tout fut employé promptement.
Cet ouvrage immense s'acheve.
Enracinée au fond des eaux,
Une masse énorme s'éleve,
Et brave la fureur des flots.

* Dieu de la Mer, frere de Jupiter & de Pluton.

En vain les vents & la tempête
Contre elle unissent leurs efforts :
Sa solidité les arrête.
La mer ne s'étend plus au-delà de ses bords.
Cette digue si bien bâtie,
Et qui voit sous ses loix Thétis assujettie, *
Subsistera sans doute autant que l'univers....
Je la vois tomber en ruine.
Un insecte ** rongeur incessamment la mine.
Elle domptoit les flots, & périt par les vers.

Des gens souffrent la faim, la prison, l'esclavage.
Rien ne peut, dites-vous, ébranler leur courage.
Vous vous trompez. Souvent un sourire moqueur,
Un signe de mépris, un léger badinage,
Sont des *Vers à Tuyau* qui leur rongent le cœur.

---

* Téthys ou Thétis, Déesse la Mer, femme de Neptune ou de l'Ocean.

** Les digues de la Hollande, dit M. Dulard dans une note, ont été plus d'une fois percées par de petits Vers aquatiques, (on les appelle *Vers à Tuyau*) qui en rongent insensiblement le bois. C'est par les ouvertures qu'ils font de proche en proche, que la mer à quelquefois submergé des Villages à plus de trente lieues d'étendue... *Merveilles de la Nature, Chant V.*

FABLE XV.

LES DEUX GIROUETTES.

DEUX Temples ornoient un Village.
L'un appartenoit au Curé.
L'autre n'étoit qu'un simple Prieuré.
Tous deux avoient un Clocher (c'est l'usage)
Au haut duquel un Coq mouvant
Suivoit l'impression que lui donnoit le vent.
Tous deux étoient bâtis sur une même ligne :
Et les deux Coqs, au moindre signe
Que leur faisoit Eole, en hiver, en été,
Se tournoient du même côté :
C'étoit un fort joli spectacle.
Comme ils avoient les mêmes passions,
Les mêmes inclinations,
Leur amitié passoit pour un miracle.
Grand-Pierre la citoit pour modele à Lucas
Qui tous les jours battoit sa femme...
Voyez donc ces deux Coqs. Ne devriez-vous pas
Les imiter, vous & Madame ? —
Mais est-il rien de fixe & de stable ici bas ?
Un certain jour la plus grande Girouette
Sent la fraîcheur du zéphire, & soudain
A l'ordinaire elle fait la pirouette.
Sa voisine s'agite en vain ;
Rouillée, elle reste immobile ;

La discorde en procès fertile,
Et toujours aux aguets, saisit l'occasion,
Détruit, renverse une si belle union,
Comparable à celle d'Achille *
Et de Patrocle au siége d'Ilion.
Quoi! s'écria le Coq de la premiere Eglise,
Tu me tournes le dos, Girouette de Prieur!
Je ne te connois plus. Adieu, je te méprise.
Plus d'amitié, Je suis ton serviteur. —
Cinq mois se passent de la sorte.
Je dis *cinq mois* : plus ou moins, peu m'importe;
De part & d'autre on boude. Mais enfin,
Le valet du Prieur, une serviette en main,
Jusqu'à la fleche se transporte,
Examine le Coq, voit la rouille & l'emporte.
L'obstacle étant levé, la discorde s'enfuit,
Grinçant des dents, & dès la même nuit,
Le Coq rouillé, qui tournoit le derriere,
Fit volte-face, & calma son confrere.

Est-il rare que deux amis,
Plus sots que les deux Coqs, demeurent ennemis,
Après s'être brouillés pour un sujet frivole?
Une telle conduite est ridicule & fole.
C'est pour ces gens-là que j'écris.

* Héros célebre dans l'Histoire Poëtique, fils de Thétis & de Pélée, intime ami de Patrocle, dont il vengea la mort par celle d'Hector. Ilion & la fameuse Ville de Troye sont la même chose.

FABLE

FABLE XVI.

LES DEUX CHIENS.

LE plus agréable des biens
Dont on jouisse sur la terre,
C'est celui que procure une amitié sincere.
Cette amitié régnoit entre deux Chiens.
Toujours unis, inséparables,
Ils alloient à la chasse ensemble dans les bois,
Et sur les Loups, ennemis redoutables,
Ils tomboient tous deux à la fois.
Un jour Vaillant fut fouetté par son maître.
En vain demanda-t-il pourquoi.
Mais un valet lui dit: c'est Aboyard le traître,
Qui prévient Monsieur contre toi. —
Vaillant, sensible à cet outrage,
Bannit l'amitié de son cœur.
Une indifférence sauvage
Succède à sa premiere ardeur.
Aux yeux de l'Animal crédule,
Son ancien ami, si bon, si vertueux,
Est un composé ridicule
De défauts, de vices affreux.
C'est un perfide, un ennemi des Dieux.

QUAND l'ordre de la destinée

Fit descendre Vaillant au manoir ténébreux;
Minos * lui dit : Victime infortunée
D'un faux rapport, d'un bruit calomnieux,
Deviez-vous écouter un Valet infidele,
Un de ces gens malins, de ces mauvais esprits,
Qui se font un plaisir de brouiller deux amis?
C'est la plus jeune demoiselle,
Qui, de son beau chat noir écoutant les avis,
Arma d'une verge cruelle
La main du maître du logis.
Votre punition vient uniquement d'elle.
Aboyard vous aimoit. Au lieu de le noircir,
De le priver de votre estime,
Il eût fallu vous éclaircir
Avec lui sur l'auteur du crime.
Son innocence alors se seroit fait sentir.
De votre haine injuste allez subir la peine;
Je livre votre ame inhumaine
A la rigueur du repentir.

---

* Un des trois Juges des Enfers. Les deux autres sont, Eaque & Rhadamante.



FABLE XVII.

LA POLITESSE VILLAGEOISE.

CHEZ un certain Coq de Village
Eleuthère un jour se trouva.
Quoi ! s'écria ce personnage,
C'est donc vous ! Comment vous en va ? —

Il met aussi-tôt sur la table,
Un pâté, des fruits, & du pain.
Buvons, dit-il d'un air affable,
Vous serez content de mon vin. —

On étoit sur le point de boire,
Lorsqu'un dialogue maudit
Vint à la traverse. L'histoire
En a conservé le récit.

Asseyez-vous sur cette chaise. —
Souffrez que je reste debout. —
Oh ! vous vous mettrez à votre aise. —
Je ne m'assieds point. C'est mon goût. —

C'est par pure cérémonie. —
Pardonnez-moi : je n'en fais point. —
Asseyez-vous donc, je vous prie. —
Monsieur, vous prenez trop de soin. —

On s'assied toujours, quand on mange. –
Je me tiens debout fort souvent. –
Votre conduite est bien étrange. –
N'importe. J'agis librement. –

Après une si longue route. —
J'en conviens ; & si j'étois las. –
Oh ! Monsieur, vous l'êtes sans doute. –
Croyez-moi, je ne le suis pas. –

Je vous en prie avec instance. –
Eh ! pourquoi? – Je fais mon devoir. –
Eleuthère par complaisance
Se vit obligé de s'asseoir.

Maintenant, Monsieur, il faut boire ;
Dit le Païsan, bien joyeux
D'avoir gagné cette victoire,
Si considérable à ses yeux.

Monsieur, le vin pur m'est contraire ;
Un peu d'eau me feroit du bien. –
Gâter du vin si salutaire !
Oh ! Monsieur, vous n'en ferez rien. –

Mais le vin sans eau m'est nuisible ;
Il fait du tort à ma santé. –
Vous me demandez l'impossible ;
Mon vin ne sera pas gâté. –

D'ailleurs, quand vous auriez la fievre ;
Pour avoir bû votre vin pur,
Un peu de ce pâté de Lievre
Vous rétabliroit, j'en suis sûr. —

Du Lievre ! je vous remercie.
Il m'est défendu d'en manger. —
Mangez-en, Monsieur, je vous prie.
C'est le moyen de m'obliger.

Le Lievre m'est insupportable. —
C'est un pâté de ma façon. —
Jamais on n'en sert à ma table. —
Il est délicat & très-bon. —

Ensuite ouvrant sa tabatiere,
J'ai, dit-il, du tabac divin.
Goûtez. — Le tabac m'est contraire. —
Vous me refuseriez en vain. —

Je n'ai pas coutume d'en prendre. —
Il est excellent. — Je le crois. —
A mes desirs daignez vous rendre. —
Je ne puis. Au moins une fois. —

Songez donc. — Mon tabac surpasse
Celui même que le Roi prend. —
Soit. Mais dispensez-moi de grace. —
Je vous en prie, acceptez-en. —

Toute politesse gênante
Est sœur de l'incivilité.
Eleuthère s'impatiente,
Se leve, & s'enfuit irrité.

FABLE XVIII.

LA VISITE DE BIENSÉANCE.

ORONTE à Lysimon rendit une visite.
La décence souvent nous mene chez un sot.
Leur conversation par quelqu'un fut écrite,
On m'en fit part. La voici mot pour mot.

Monsieur, je vous salue. — Ah! c'est Monsieur Oronte.
Vous avez différé bien long-temps. — J'en ai honte
Mais ma santé. — Pour moi, sans un rhume maudit,
Qui me tourmente, & m'ôte l'appétit,
Je me porterois bien. — L'exercice peut-être
En pareil cas. — Mettez votre chapeau,
Je vous en prie. — Un ouvrage très-beau
Vient tout récemment de paroître.
On estime beaucoup Hypermnestre * — Ah ! Monsieur!

* Hypermnestre, une des cinquante filles de Danaüs, ne suivit point l'exemple de ses sœurs.

Quel eſt cet homme-là ? Je voudrois le connoître.
J'aime les gens d'eſprit juſques à la fureur. —
C'eſt (vous le ſçavez bien) une Epouſe fidele ;
De l'amour conjugal admirable modele. —
Comment ! c'eſt une femme ! Eſt-il dans l'univers
Une femme ſavante & qui faſſe des vers ? —
Dans ce ſiecle on en voit. Madame du Bocage *. —
N'a-t-elle pas fait des Romans ? —
Non. Mais nous avons d'elle un très-joli voyage ;
Des Lettres ; une Piece, un Poëme en dix chants. —
A ce diſcours ſuccéda le ſilence.
Oronte ranima la converſation.
Qu'il fait froid, Monſieur Lyſimon ! —
Vous dites vrai. — Seconde pauſe.
Depuis quand touſſez-vous, Monſieur ! -- Depuis un mois. —
Des nouvelles du jour ſavez-vous quelque choſe ?
Dit Oronte d'un ton de voix
Qui marquoit ſon ennui. -- Madame Céliante
A chaſſé, dit-on, ſa ſervante. —
Quelle eſt donc cette Dame ? — Elle a beaucoup d'eſprit :
Mais ſouvent un rien l'effarouche. —

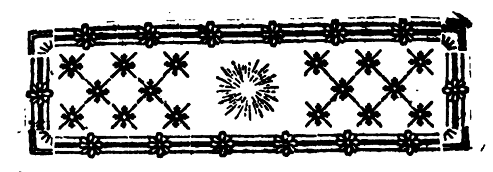
Elle ſauva la vie à ſon époux Lyncée. La Tragédie d'Hypermneſtre, par M. le Miere, a mérité des applaudiſſemens.

* Cette Dame a enrichi la Littérature de pluſieurs Ouvrages eſtimés. Nous avons d'elle le Poëme de la Colombiade, la Tragédie des Amazones, & deux Voyages bien écrits.

Oronte, pour bâiller, mit la main sur sa bouche.
Voyant qu'il se taisoit, Lisimon poursuivit....
Vous avez un fort bel habit. —
Il est simple, & n'a rien qui brille. —
C'est à peu près ainsi que mon oncle s'habille. —
Oronte se leva, prit congé, puis sortit.

Fin du quatrieme Livre.





FABLES
ET CONTES
PHILOSOPHIQUES.



LIVRE CINQUIEME.

FABLE PREMIERE.

LES CLOCHES, LE CLOCHER, LES BATTANS, LES CORDES ET LE SONNEUR.

IL etoit nuit; précédé du repos,
Le doux sommeil, sur les yeux de Jérôme,
Un des meilleurs Sonneurs qui fût dans le Royaume
Avoit versé le suc de ses pavots. *
Un grand bruit le réveille. Il voit avec surprise

---

* On sait que le Pavot est une plante soporifique.

Que ce grand bruit vient de l'Eglise ?
Vîte il y court. Depuis quelques instans,
Les Cloches, le Clocher, les Cordes, les Battans,
Se disputoient le pas & la prééminence.
Les Cloches s'écrioient... Oui, c'est nous qui sonnons. —
Mais, disoient les Battans, sans nous qui vous frappons,
Vous garderiez un éternel silence. —
Les Cordes... Nous vous ébranlons.
Reconnoissez notre excellence. —
Le Clocher... Je vous loge, &, sans mon assistance,
Quelles seroient vos fonctions ? —
Le Sonneur, homme droit, & juge sans reproche,
Vuida le procès, en disant...
Le Clocher, la Corde, & la Cloche,
Sont nécessaires au Battant.
Il faut aussi que la Cloche m'accorde,
Que sans Clocher, sans Battant, & sans Corde,
Elle seroit d'un très-foible secours.
Et moi, qui suis-je donc ?... Mais laissons ce discours.
Notre Vicaire assure avoir lû dans Horace *,
Qu'on ne peut se passer d'autrui,
Et que dans l'univers rien n'occupe une place
Qui n'ait besoin de quelque appui.

---

* Tout le monde connoît ce Poëte aimable & délicat. On fait ici une application générale de ce qu'il dit dans son Art Poëtique, au sujet de l'étude & du goût.

FABLE II.

L'HOMME ET LE FEU. *

QUAND du sein des cailloux pour la premiere fois
Le Feu sortit, l'Homme brûla ses doigts
Pour s'en être approché trop vîte & sans prudence.
Ah! gardons-nous, dit-il, d'en jamais approcher,
C'est un instrument de vengeance,
Dont, pour nous châtier, se sert la Providence. —
L'Homme, deux jours après, forcé de se cacher,
Pour éviter le froid, dans le creux d'un rocher,
Rappelle à son esprit la chaleur de la flâme.
Peut-être, c'est à tort, dit-il, que je la blâme. —
Il ose encore la chercher.
Bientôt elle paroît. Alors, moins téméraire,
L'Homme éloigné de quelques pas,
Jouit d'une chaleur bénigne & salutaire.
Mais négligeant sa principale affaire,
Il reste auprès du Feu jusqu'à ce qu'il soit las.
Cependant les Oiseaux ont fondu sur sa terre:
Ils en ont arraché le grain.
Saisi d'une douleur amère,

* Cette Fable est entiérement différente de celle qui porte le même titre dans les *Fables nouvelles*, imprimées chez Brocas, en 1762.

L'Homme voit le dégât, en gémit, mais en vain:
Instruit par son expérience,
Feu, vous êtes, dit-il, un des plus beaux présens;
Que les Dieux puissent faire aux Hommes leurs enfans;
Pourvû qu'on se réchauffe à certaine distance,
Et qu'on ne reste point auprès de vous long-tems.

JAMAIS ne vous livrez au plaisir, même honnête.
On peut s'en approcher, mais non pas de trop près.
Quiconque à ses côtés, trop constamment s'arrête,
Perd son temps, &, de plus, s'expose à des regrets.

FABLE III.

LE CHIEN ET LE RENARD.

CERBERE, Chien d'un grand mérite,
Accompagné de Messire Renard,
Au Monarque des Bois alla rendre visite.
Cerbère ignoroit le grand art,
Qui de tout Courtisan doit régler la conduite;
Toutes les fois qu'il s'ennuyoit,
A l'instant même il s'enfuyoit.
Néanmoins, par condescendance
Pour le Lion, par excès de respect,
Il souffrit sans impatience
Dix minutes & plus d'un entretien fort sec.

Après quoi, se levant, il fit la révérence.
Le Renard possédoit une belle science :
Celle de supporter l'ennui,
Chez les autres, comme chez lui.
C'étoit-là son talent unique.
On ajoûte pourtant qu'il croquoit les Poulets
Avec un merveilleux succès.
Quoi qu'il en soit, sa rhétorique
Lui fournit en style emphatique,
L'éloge des Guerriers, des Rois, des Conquérans.
Il parla beaucoup & long-temps,
Et toujours en fin politique,
Qui sçait se vaincre, & vivre avec les grands.
Son admirable complaisance
Ne resta pas sans récompense :
Et tandis que Cerbère, à la honte exposé,
Vécut loin de la Cour, inconnu, méprisé,
Maître Renard eut une Lieutenance,
Et fut, jusqu'à sa mort, chéri, favorisé.

SUR terre & sur mer on s'ennuie.
Mais un des secrets les plus beaux
Qu'enseigne la Philosophie,
C'est de s'ennuyer à propos.



FABLE IV.

LE VOYAGEUR. *

UN Homme entreprit un voyage,
Seul, à pied... Survient un orage.
Le Voyageur, triste & chagrin,
Tremble, gémit, s'impatiente,
Maudit les Dieux & le Destin.
Sur sa route un bois se présente.
Tandis qu'à pas précipités
Il entre, tombe à ses côtés
En sifflant, un trait homicide,
Lancé par une main perfide.
Au même instant s'offre à ses yeux
Jupiter du haut d'un nuage...
Toi, dit-il, qui maudis les Dieux,
Tu dois la vie à cet orage.
Il t'a garanti du trépas.
D'un Arc, que tu ne voyois pas;
La corde, de pluie imbibée,
A trompé la main du voleur.
A tes pieds la fléche est tombée,
Au lieu de te percer le cœur.

* M. Gellert, Fabuliste Allemand.

RACE humaine, en plaintes fertile,
Que vous criez mal-à-propos !
Dieu sçait ce qui nous est utile.
Il tire nos biens de nos maux.

FABLE V.

LE BERGER MÉCONTENT DE SON ÉTAT.

DANS le tems qu'en Médie Astyage régnoit *,
Un des Bergers du Roi de son sort s'ennuyoit...
Conduire des troupeaux... Traverser les campagnes,
Au milieu du plus rude hiver...
Etre exposé souvent aux injures de l'air...
Grimper sur de hautes montagnes...
Quel sort!... Donnez-moi donc, grands Dieux, un corps de fer...

* Astyage ayant appris des Mages qu'il seroit détrôné par Cyrus, mit cet enfant entre les mains de Harpage, un de ses Officiers, avec ordre de le faire périr. Celui-ci le fit porter au Berger qui avoit soin des Troupeaux du Roi, en lui ordonnant expressément de l'exposer aux bêtes. Mais Cyno, femme du Berger, sauva Cyrus, & exposa un enfant mort dont elle venoit d'accoucher. Astyage ayant découvert dans la suite que Cyrus vivoit, invita Harpage à sa table, & lui fit manger son propre fils. Quelques années après il fut détrôné par Cyrus... *Hérodote, Livre premier.*

Que mon ame seroit ravie,
Si le bonheur prévenoit mes desirs!...
Si j'étois à la Cour! Si je passois ma vie
Dans le sein de la paix, du repos, des plaisirs! —

Ce Berger connoissoit un Mage.
De ses peines, de ses travaux,
De ses chagrins, de tous ses maux;
Il fait part à cet homme sage.
Que ne puis-je, dit-il, choisir un sort heureux! —

Le Mage, après avoir interrogé les Dieux,
Dit au Berger.. J'apporte une bonne nouvelle;
Jupiter exauce vos vœux.
Remerciez sa bonté paternelle.
Il vous permet de vivre dans l'éclat.
Aspirez aux plus hautes places.
A votre gré choisissez un état.
Vous en aurez les soins, les plaisirs, les disgraces.
— Vous voudriez ne prendre que le bien,
Mais vous prendrez le tout, ou vous n'obtiendrez rien...
Voyons. Voulez-vous être Astyage lui-même? —
Oui-dà, dit le Berger... Sans doute... Volontiers.
Son bonheur me paroît extrême. —
Fort bien. Mais cet enfant, qu'un de ses Officiers
Vous a remis ces jours derniers,
Cet enfant, qui, sans vous, auroit été la proie
Des Lions, habitans de vos affreux deserts,
Doit faire succéder la douleur à sa joie,

S'emparer de son trône, & lui donner des fers...
Eh bien ! vous hésitez. Quoi ! ce petit revers
Vous abat, & vous décourage ! —
Je ne veux point être Astyage,
Fût-il maître de l'univers...
Mais si j'étois le Ministre Harpage ! ... —
Oh ! qu'il a de talens, de richesses, d'amis ! —
Vous avez raison... Mais... il mangera son fils. —
Vous me faites frémir, & tout mon sang se glace... —
S'il étoit informé du sort qui le menace,
Il voudroit, j'en suis sûr, être ce que je suis... —
Oui, je vois qu'à la Cour je pourrois me déplaire... —
Déjocès est guerrier : j'aime beaucoup la guerre :
Souvent, un arc en main, je poursuis les Renards. —
Sans doute, il est très-beau d'affronter les hasards.
La gloire vous suivra... pendant une semaine.
L'ennemi ne pourra soutenir vos efforts.
Ensuite vous irez recueillir chez les morts,
Tout couvert de lauriers, le fruit de votre peine. —
Le fruit dont vous parlez est un peu trop amer.
Je n'acheterai point la victoire si cher.
Je ne suis pas si sot... Ami, je me rappelle
Que le riche Orondate a toujours l'air riant.
J'aime à rire. — Eh bien, soit. Vous rirez en voyant
Votre Epouse Cyno devenir infidele. —
Cyno ! ... Que dites-vous ? ... Non... Jamais. —
Essayez.
Vous verrez si je ments. — Hélas ! vous m'effrayez...
Cyno me trahiroit ! Ah ! rien de plus étrange...

Je commence à penser que mon sort... Mais enfin
Montrez-moi quelque part un bonheur sans mélange.
Je le prendrois pour moi. -- Je chercherois en vain;
La même chaîne unit la joie & le chagrin.
Ce Satrape *, chargé des affaires publiques,
Vous vous imaginez qu'il est vraiment heureux.
Si vous étiez instruit de ses maux domestiques,
Je crois que son destin vous paroîtroit affreux...
Attaché constamment au char de la fortune,
Cet homme est en faveur, puissant, accrédité.
Des rivaux, des procès, le défaut de santé,
Lui rendent la vie importune...
Vous enviez le sort de cet Epoux.
Que ne souffre-t-il pas? il est sombre & jaloux...
Ce Riche est plus sensible à quelque bagatelle,
Au plus petit malheur, que vous ne le seriez,
Si de tous vos Troupeaux la Brebis la plus belle
Venoit tomber expirante à vos pieds...
Le seul parfait bonheur qu'on goûte sur la terre,
Se trouve dans le caractere,
Et dans l'innocence des mœurs. —
La chose étant ainsi, restons comme nous sommes.
Je puis être chez moi le plus heureux des hommes.
Adieu. Je renonce aux grandeurs. —

---

* Satrape est le titre que les anciens Perses donnoient aux Gouverneurs de Province.

FABLE VI.

LA LIONNE ET LES DEUX LIONCEAUX.

DAME Lionne avoit deux fils,
Tous deux bien élevés, & tous deux fort gentils.
Ils rentrerent un jour, plus tard qu'à l'ordinaire;
La Reine s'adressa d'abord au fils aîné.
Ingrat, lui dit-elle en colere,
Ne sçavez-vous donc pas que tout enfant bien né
Ne s'écarte jamais des ordres de sa mere?
Vous méritez un châtiment sévere;
Et si jamais... Retirez-vous, coquin.
Quoi! vous osez soutenir ma présence,
Après m'avoir causé tant de chagrin!
C'est le comble de l'insolence.
Vite, sortez d'ici. — Le fils aîné pleura,
Se reconnut coupable, & puis se retira.
La Reine alors prit un air plus tranquille.
Mon bon ami, dit-elle à l'autre Lionceau,
Vous n'avez pas bien fait, & cela n'est pas beau.
Vous aviez jusqu'ici toujours été docile.
Embrassez-moi, petit enfant.
Dans la suite, mon fils, soyez obéissant. —

POURQUOI la faute étant la même,
La punit-on différemment?
On excuse tout, quand on aime.
Tout, quand on n'aime pas, mérite châtiment.

FABLE VII.

LE TIGRE, LE CHIEN, ET LE RENARD.

INSULTÉ par le Léopard,
Un Tigre, Roi des Bois, frémiſſoit de colere.
Chaque Animal, craignant ſon humeur ſanguinaire,
Faiſoit ſemblant de prendre part
A ſon reſſentiment. Un ſeul fut plus ſincere.
Vous avez tort, lui dit le Chien.
La fureur ne guérit de rien.
Sire, conſolez-vous, & ſoyez moins ſévere.
Le Tigre, tandis qu'il parla,
Grinça des dents d'une affreuſe maniere;
Et, pour réponſe, l'étrangla.
Chacun des Aſſiſtans fut ſurpris, & trembla.
Trembler en pareil cas eſt aſſez ordinaire.
Le Renard reſta ferme & rien ne le troubla.
Sire, dit-il, votre colere eſt juſte.
En offenſant votre perſonne auguſte,
Le Léopard nous a tous offenſés...
Ah! plût au Ciel que nos ſoins empreſſés
Puſſent arrêter le coupable!
La mort ſeroit le prix de ſon crime effroyable...
Nous oſons cependant vous ſupplier, Seigneur,
De modérer votre douleur.

Méprisez cet ingrat. Votre tristesse extrême
Afflige un Peuple qui vous aime. —
Ce discours plut au Tigre, & calma sa fureur.

Lorsque les passions dominent dans un cœur ;
Pour les éteindre, il faut de la finesse,
De l'art, de la délicatesse,
Et sur-tout beaucoup de douceur.
Les attaquer de front, c'est une mal-adresse,
Souvent nuisible à l'Orateur.

FABLE VIII

Le Vase et l'Anse.

Un Vase de cristal dit un jour à son Anse :
Vous ne m'êtes utile en rien. —
Pardonnez-moi, dit-elle : on vous leve, je pense ;
On vous transporte ; & c'est par mon moyen.
Les beautés qu'en vous on admire,
Aux curieux je les montre de près.
Je ne crains pas même de dire,
Que vous tenez de moi presque tous vos attraits. —
Ah ! quelle fausseté ! Plaise au Ciel qu'on vous casse !
Réplique durement le Vase de cristal.
Que j'aie une Anse, ou non, cela m'est fort égal.
Apprenez que de vous aisément on se passe. —
Le Ciel hait les ingrats, & les cœurs orgueilleux,

Souvent, pour les punir, il exauce leurs vœux.
Entre les mains d'un Laquais imbécile
L'Anse tombe en morceaux. Désormais inutile,
Le Vase, dans un coin, déplore amérement
La perte de son Anse, & son aveuglement.

Tout homme enflé de vaine gloire,
Qui, s'étant élevé par le secours d'autrui,
Méprise ou méconnoît son ancien appui,
Doit profiter de cette Histoire.

FABLE IX.

LA PERSÉVÉRANCE.

Une table jadis étoit environnée
De convives choisies. Par l'odeur des Poulets,
Un Chat qui n'avoit rien mangé de la journée,
Au repas invité, descendit tout exprès.
Il témoignoit en son langage,
Que son ventre étoit vuide, & qu'il avoit bien faim;
Mais tous les conviés, sourds à son témoignage,
Refusoient de l'entendre. Il haranguoit en vain.
Que faire? dit le Chat. Ces ames inhumaines,
Loin de me secourir, se moquent de mes peines.
Au lieu de me donner quelques friands morceaux,
On m'éloigne, on me chasse, on me jette des os,
Des os, autour desquels un Chat ne peut rien mordre.

En vérité, cela n'eſt pas dans l'ordre.
Allons. Soyons hardis. Point de timidité.
Armons-nous de courage & d'intrépidité.
Sautons ſur les genoux de cet homme qui mange
Avec tant de plaiſir & tant d'avidité. —
Il dit. Il ſaute. On trouva fort étrange
Cet excès de ſoupleſſe & de légéreté.
Le mangeur étonné, le prend, le jette à terre. —
Eſt-ce ainſi qu'on traite les Chats ?
Dit le famélique tout bas.
Recommençons. Le ſort ceſſe d'être contraire
Aux Héros dont le cœur ne s'épouvante pas. —
Pour la ſeconde fois il ſaute... On le careſſe :
On admire ſon poil, ſa couleur, ſa beauté.
Mais perſonne ne s'intéreſſe
En ſa faveur : & ſon maître irrité
Fait mention d'un fouet, récemment acheté
Pour corriger l'impoliteſſe.
Suivi d'un morceau de poulet,
Le fouet n'eſt rien ! dit le Chat en lui-même. —
Il adreſſe ſes vœux à Mercure *... J'ai fait
Deux ſauts, ſans réuſſir. Haſardons le troiſieme. —
De tous les Conviés la ſurpriſe eſt extrême...
Voilà ce qui s'appelle un eſtimable Chat !
Dit en riant quelqu'un de l'aſſemblée.
Coups, menaces, mépris, refus, rien ne l'abat.

* Fils de Jupiter & de Maïa, Dieu de l'éloquence, des Marchands, & des Voleurs.

Son ame dans le même état
Demeure fixe, & n'eſt point ébranlée.
Heureux, ajoûte-t-il, heureux le Citoyen,
Ferme dans ſes projets, qui, zélé pour le bien
De la Société, de ſa chere Patrie,
Semblable à ce beau Chat, ne ſe trouble de rien,
Ne ſe laiſſe effrayer, ni par la jalouſie,
Ni par les ſifflemens des ſerpens de l'envie,
Ni par aucun autre moyen,
Qu'oppoſe à ſes efforts la fortune ennemie! —

LA Compagnie, après un ſi ſage diſcours,
Récompenſa le Chat de ſa perſévérance,
En lui donnant de tout en abondance;
Et le raſſaſia pour plus de quatre jours.

FABLE X.

L'ARAIGNÉE ET L'ABEILLE.

UNE Araignée au haut d'une fenêtre
Avoit fixé le lieu de ſon ſéjour.
C'étoit afin de ſe repaître
Plus aiſément des Mouches d'alentour.
Sans le ſecours des Architectes
Elle avoit bâti ſon palais,
Auprès duquel une foule d'inſectes

Venoit tomber dans ses filets.
Appercevant de loin ce merveilleux Ouvrage,
Une Abeille du voisinage
Voulut entrer, pour le voir de plus près...
Rien ne m'en empêche, dit-elle.
Le Gouverneur de cette Citadelle
Sans doute excusera ma curiosité.
Peut-être en sera-t-il flatté.
Je ne crains aucune disgrace.
Si quelque danger me menace;
N'ai-je pas de la force & de l'agilité? —
L'Abeille téméraire est déja dans l'enceinte;
Elle se satisfait sans crainte,
Remarque tout, s'en va. Mais quand elle est dehors,
Son aîle, auparavant si prompte & si légere,
Lui refuse son ministere.
Ce n'est qu'après de longs efforts,
Que sa patte écarte l'ordure,
La poussiere, & la toile impure,
Qui s'est attachée à son corps.

Dans ce siecle, on prétend tout lire,
Sur la doctrine & sur les mœurs:
Ces Livres séduisans, qu'on fait bien de proscrire,
Salissent les esprits & corrompent les cœurs.
Découvrez-moi, présomptueux Lecteurs,
Quels autres fruits on en retire.

FABLE XI.

LE CHIEN, LE CHEVAL ET L'OURS.

Un jeune Chien, jusqu'alors solitaire,
Voulut un jour profiter du beau tems,
Pour examiner si la terre
Contenoit d'autres Habitans
Que lui, sa mere & ses parens.
Il entre dans une prairie.
D'abord se présente à ses yeux
Un Animal, grand, vif, audacieux,
Et qui sembloit être en furie.
Le son terrible de sa voix,
Répété par l'écho, jusques aux fonds des bois,
Retentissoit : Ses deux pieds de derriere
Faisoient en tourbillons voltiger la poussiere;
Il élevoit sa tête fiérement :
Sa longue queue étoit sans cesse en mouvement,
Et les vents agitoient sa superbe crinière.
A cet aspect le Chien s'épouvanta,
S'enfuit, & cotoyant le bord de la riviere,
Toujours courut. Un rocher l'arrêta,
Ce rocher bouchoit le passage.
Le Chien se reposa près d'un antre sauvage.
Bientôt sort des forêts, d'un pas lourd & pesant,

Un Animal, moins fier, moins orgueilleux, moins grand,
Que le premier. C'étoit un grave personnage.
Il est vrai que les mains de l'aimable beauté
N'avoient point façonné les traits de son visage :
Son front ne servoit point de trône à la gaîté,
Ses yeux n'indiquoient point les secrets de son ame,
Et ne lançoient ni feu ni flamme ;
Mais profondément enfoncés,
Ils indiquoient des jugemens sensés,
De la réflexion, des mœurs, de la prudence;
Sa gravité, sa lenteur, son silence,
Frapperent le fuyard... Ce tranquille Animal
Ne peut être méchant, se dit-il à lui-même;
Il ne me fera point de mal.
Son air dénote une douceur extrême.
J'en veux faire un ami. — Le Chien va l'embrasser;
L'Ours, car c'en étoit un, loin de le caresser,
Se jette sur le pauvre sire,
L'abat, l'étrangle & le déchire.
De la part du Cheval il n'eût eu que la peur.

Un étourdi ne songe guere à nuire.
C'est vous seul qu'il faut craindre, hypocrite lenteur.



FABLE XII.

LE BOEUF, LA BREBIS ET LE BERGER.

DANS un endroit marécageux ;
Auprès d'un pré que la nature
Avoit orné d'une belle verdure,
Un Bœuf aussi maigre que vieux,
Paissoit ou s'efforçoit de paître,
Car dans un lieu plein de boue & mal-sain ;
Où l'herbe périssoit presque avant que de naître ;
Pouvoit-il appaiser sa faim ?
Une Brebis voyoit ses peines,
Y prenoit part, avoit aussi les siennes ;
Et souffroit le même tourment...
Allons parler à notre Maître,
Dit le vieux Bœuf : à l'ombre de ce hêtre
Il repose tranquillement.
Viens avec moi : nous obtiendrons peut-être
Son agrément,
Et nous irons plus loin déjeûner amplement.
Le Bœuf présente sa requête.
Monsieur, dit-il, il seroit malhonnête
De nous empêcher de manger,
Vous devriez nous engager
A passer dans cette prairie,

Pour y brouter l'herbe verte & fleurie.
Suis-je à vos yeux un étranger ?
Convient-il qu'un vieux domestique,
Qui vous a tant servi, meure ou devienne étique ?
Ne nous refusez pas votre consentement.
Ce seroit nous traiter trop rigoureusement. –
Il se tut. La Brebis prit alors la parole.
Seigneur, dit-elle, ici je ne vois rien
Qui puisse me nourrir. La terre humide & molle
Ne fournit que fort peu de mauvaise herbe. – Eh bien,
Que voulez-vous ? – Entrer dans ce beau pâturage;
Si votre bonté vous engage
A m'accorder cette faveur.
Si vous décidez le contraire,
Vous me verrez soumise à vos ordres, Seigneur.
Je n'ai d'autre desir que celui de vous plaire. –

On devine aisément ce que fit le Berger.
C'étoit de part & d'autre une même priere.
Mais tout dépend de la maniere.
Il ne faut pas la négliger.
Jamais, en demandant, il ne faut exiger.
Le Bœuf pendant huit jours vécut d'herbe pourrie;
La Brebis, plus modeste, entra dans la prairie.



FABLE XIII.

LE LION, LE TIGRE, LA CHEVRE ET LE RENARD.

LE Tigre & le Lion, Souverains des Forêts,
Habitoient un même Palais.
Ils furent attaqués tous les deux de la fievre
En même-tems. Le Singe, le Renard,
La Panthere *, le Léopard,
Tous leurs sujets, hormis la Chevre,
Avec empressement vinrent le lendemain,
Témoigner aux deux Rois leur prétendu chagrin.
La Chevre ne parut qu'au bout d'une semaine.
L'Histoire ne prend point la peine
D'alléguer les motifs de son retardement.
Le Tigre garda le silence,
Et sans montrer d'impatience,
Ecouta son long compliment.
Le Lion la traita d'une façon cruelle.
Ton crime, lui dit-il, est énorme, & s'appelle
Crime de Lèze-Majesté.
Quand la fievre m'aura quitté,
Je punirai ton insolence. —

* On appelle Panthère la femelle du Léopard. Sa peau est marquetée de diverses couleurs.

La Chevre s'en alla tremblante de frayeur.
Elle raconta son malheur
Au Renard, & se crut perdue. ...
Ne vous affligez point, lui répond le Renard.
La générosité du Lion m'est connue
Vous n'avez rien à craindre de sa part.
Son premier mouvement l'emporte ;
Il rugit, il est furieux ;
Le feu pétille dans ses yeux :
Mais bientôt la pitié plus forte,
Exerce tous ses droits sur son cœur vertueux...
Vous ne redoutez point le Tigre ? — Non, sans doute,
Dit la Chevre. Quand on m'écoute
Sans courroux, sans mauvaise humeur,
Et sans impatience, ai-je lieu d'avoir peur ? —
Le Renard ne dit mot. Il crut devoir se taire,
Pour ne point s'attirer quelqu'accident fâcheux,
De la part d'un tyran perfide & soupçonneux.
Un Animal d'un meilleur caractere
Auroit parlé. Deux ou trois jours après ;
Sire Lion, délivré de la fievre,
Reçut avec bonté l'hommage de la Chevre,
Qui se félicita de son heureux succès...
Je serai, disoit-elle, encore mieux reçue
De son Collégue. — Elle s'offre à sa vue ;
Dans un Bois, où le Tigre alloit prendre le frais.
Quoi ! s'écria cet Animal féroce,
Coupable d'un forfait atroce,
Tu portes jusqu'ici tes pas audacieux ! —

D'un coup de griffe il la sépare en deux.

L'HOMME vif se répand en plaintes, en menaces:
Ne craignez point. Il est exempt de fiel.
La haine marche sur les traces
De l'homme sombre. Il est dur & cruel.
Son silence funeste annonce les disgraces.

FABLE XIV.

L'AVOCAT ET SON CLIENT *.

UN Avocat fort éloquent,
Ne considéroit autre chose,
Quand on le chargeoit d'une Cause,
Que le plus ou le moins d'argent,
Soit donné, soit au moins promis par son Client.
L'espoir d'une ample récompense
Lui gagna tellement le cœur,
Qu'ayant entrepris la défense
D'un homme connu pour voleur,
Il le sauva de la potence.
Le Client, délivré de ce fâcheux procès,
Va trouver l'Avocat, & lui rend tous les frais:
Puis jettant un sac sur la table,

* M. Gellert.

Daignez prendre ces mille écus,
Dit-il, en attendant le moment favorable,
Où je pourrai vous donner dix fois plus.
Je sçai jusqu'à quel point je vous suis redevable. —

La nuit survient. L'Avocat bien content
Retient chez lui son généreux Client.
Vous êtes fatigué sans doute,
Et de repos vous avez grand besoin.
D'ailleurs vous venez de bien loin.
Il est trop tard pour vous remettre en route. —

Cet homme reste. On soupe. On se couche. A minuit
L'Etranger se leve sans bruit,
Réveille l'Avocat, & sans que rien le touche,
D'un bâillon lui ferme la bouche :
Il reprend ses écus, ouvre le coffre-fort,
Saisit avidemment tout l'argent & tout l'or,
Puis d'un ton moqueur & farouche,
Adieu, dit-il, jusqu'au revoir.
Je vous souhaite le bon soir. —

Peut-on compter sur la reconnoissance
De ceux à qui on fait du bien
Aux dépens de sa conscience ?
Homme sans probité, vous ne méritez rien,
Qu'ingratitude & qu'insolence.

FABLE XV.

LE CHEVAL, LE CERF, LE SINGE ET LE RENARD.

TRÈS différens de caractere *,
Deux animaux, le Cerf & le Cheval,
S'accordoient entre eux assez mal.
Un Singe cherchoit à leur plaire,
Et plaisoit à tous deux, ce qui n'arrive guere.
Le Cheval & le Cerf, se trouvant par hasard
En compagnie avec un vieux Renard,
S'entretinrent du Singe... Il est vraiment aimable,
Dit le premier. — De plus, il est très-estimable,
Répondit l'autre d'un ton doux.
Enfin donc aujourd'hui je m'accorde avec vous. —
Il est, dit le Coursier, plus courageux qu'Alcide. —
Non, répondit le Cerf, je sçai qu'il est timide. —
Il brilleroit dans les combats. --
Point du tout. Il est pacifique. --
Il se sacrifieroit pour la cause publique. --
Il ne se sacrifieroit pas. --
Il brave les périls. -- Il les fuit à grands pas. --
Il aime le tumulte. -- Au contraire il l'évite. --
Vous avez raison tous les deux,

* La charmante Comédie du *Complaisant*, attribuée à M. de Launai, m'a fourni l'idée de cette Fable.

Dit le Renard. Mes regards curieux
Depuis long-tems éclairent sa conduite.
Vous vous trompez seulement en un point.
Vous lui croyez un caractere ;
Je soutiens, moi, qu'il n'en a point.
Pour sentir, son âme a besoin
D'une impression étrangere.
Ce qu'il pense n'est point à lui.
Ses passions, il les prend chez les autres.
Il se revêtira des miennes aujourd'hui :
Demain il choisira les vôtres.
Ce n'est pas qu'il soit fourbe, hypocrite, ou menteur.
Mais plaire est son unique envie.
Aux inclinations, au caprice, à l'humeur
De ceux qu'il voit, il conforme sa vie.
Le Cerf le rend timide, & le Coursier vaillant ;
Chez le Renard il puise la finesse,
Et s'en dépouille au même instant,
Devant l'Agneau dont il prend la foiblesse.
En un mot, c'est un Complaisant.

Ces gens-là sont communs, & je sçais qu'on les aime.
Mais ils ne sont d'aucune utilité,
N'ayant ni sentimens, ni goût, ni liberté.
Sont-ils honnêtes-gens ? Lecteur, c'est un problême.
Distinguons. Ils le sont avec les gens de bien.
Mais avec les méchans, il n'en est pas de même :
Pour devenir comme eux ils n'épargneront rien.

FABLE XVI.

LE POINT D'HONNEUR *.

UNIS par les liens d'une amitié sincère,
Deux Seigneurs, à la Cour vivoient depuis long-temps.
Tous deux avoient le même caractere,
Les mêmes goûts, les mêmes sentimens...
Le plus jeune en duèl vainquit un téméraire,
Dont il ne put souffrir les propos insolens.
Pour attaquer son adversaire,
Il s'étoit pourvû d'un second.
Dans ce siecle en duels fécond,
C'étoit un usage ordinaire.
Le jour suivant, enflammé de colere
Son ami vient... Suis-je donc à tes yeux
Un lâche, lui dit-il, un traître, un malheureux!
Tu combats. Un second te devient nécessaire,
Tu ne me choisis pas! Quel mépris odieux!
Sortons. Viens éprouver la valeur qui m'anime. —
Quoi! d'un trait d'amitié vous me faites un crime!
Répondit l'autre étrangement surpris.

* Cette Histoire se trouve dans les Réflexions qui sont à la suite des Fables Héroïques, & qui leur servent d'explication.

Vous, le plus cher de mes amis,
Vous avez pû douter, Seigneur, de mon estime !...
Rappellez-vous notre ancien accord.
Le Ciel, dans ce combat pouvoit m'être contraire:
Et si j'avois été la victime du sort,
Vous seul à mes enfans deviez servir de pere.
En cherchant donc à vous soustraire
Aux périls d'un duel; incertain du succès,
J'ai consulté mes propres intérêts. —
Ce n'est pas ainsi qu'on m'abuse,
D'un ton plein de courroux répliqua l'Aggresseur;
Une si misérable excuse
Ne répare point mon honneur. —
Il l'entraîne aussi-tôt, malgré sa résistance.
Ils mettent l'épée à la main.
Le Ciel protégea l'innocence.
Celui qui respiroit le meurtre & la vengeance,
Attaqua long-temps, mais en vain.
Son ami lui perça le sein.

AIMONS l'honneur, vivons sous son empire;
Il serre les liens de la Société.
Vrai fléau de l'humanité,
Le point d'honneur les rompt ou les déchire.

Fin du cinquieme Livre.



FABLES ET CONTES PHILOSOPHIQUES.

LIVRE SIXIEME.

FABLE PREMIERE.

LE LIVRE DU TEMPS.

COMBLE' depuis long-tems & de biens & d'honneurs,
Le riche Muhammed, du faîte des grandeurs
Etoit tombé dans l'indigence.
Il ne lui restoit rien de sa fortune immense.
Enfermé dans son cabinet,
Il se plaignoit un jour avec impatience,
Et murmuroit contre la Providence.

Hélas ! Seigneur, disoit-il, qu'ai-je fait ;
Pour éprouver votre vengeance ?
N'ai-je pas secouru le pauvre & l'orphelin ?
Plein de courage, au péril de ma vie
N'ai-je pas servi ma Patrie ?
L'homme est donc vertueux en vain ? —
Comme il parloit encore, à ses côtés un Ange
Se presente, & lui dit... Je suis l'Ange Uriel,
Je viens te corriger de cet orgueil étrange,
Qui souille tes vertus, & te rend criminel...
La perte de tes biens te fait verser des larmes.
Apprends que cette pauvreté,
Qui répand dans ton cœur de si vives allarmes ;
Est la punition de ton oisiveté...
Combien as-tu vécu ? Pourrois-tu me répondre ?
Ce Livre que je tiens est le Livre du Temps.
Il renferme tous les instans
Bien employés. Pour te confondre ;
Regarde & lis... Voici tous les momens ;
Que la Religion, l'humanité, l'aumône,
Ont obtenus de toi... Voici ceux où le trône
Du grand Monarque des Persans
S'est affermi par tes faits éclatans ;
Tu vois plus bas ceux que l'étude
S'est consacrés : ceux où l'inquiétude,
Les fatigues, les soins, les ennuis accablans ;
Ont invité les plaisirs innocens
A te rendre la vie & moins triste & moins rude...
Tu viens de lire... Eh bien, combien as-tu vécu ?

Cette liste à tes yeux offerte
Te montre-t-elle assez ta véritable perte ?
Et ton orgueil est-il vaincu ? —
Hélas ? que j'ai perdu d'heures & de journées !
S'écria Muhammed interdit & confus.
Quelle perte, Grand Dieu ! ... Je ne regrette plus
Mes espérances ruinées,
Mes biens, ou pillés ou vendus.
Je suis puni. Ces malheurs m'étoient dûs.
O Ciel ! A soixante ans, j'ai vécu quatre années.

FABLE II.

LES TÉMOINS IMPRÉVUS *.

LA maison de ce pauvre est à ma bienséance,
Disoit un homme riche, & peut me convenir.
Donc elle m'appartient, ou doit m'appartenir.
Cet homme riche agit en conséquence.
Après avoir donné ses soins,
Et prodigué l'argent, pour avoir des témoins.
(A Smyrne **, comme en Normandie ;

* Cette Histoire est tirée des Observations sur la Religion, les Loix, le Gouvernement, & les mœurs des Turcs, par M. Porter.

** Ville fort ancienne & très-marchande de la Turquie en Asie. Cadi, chez les Turcs, est le Juge des Causes Civiles.

Chacun, le mieux qu'il peut, cherche à gagner sa vie.)

Il va trouver le Chef des Magistrats,
En sa faveur le prévient & le prie
De vouloir accepter un sac plein de ducats...
Au jour suivant on fixe l'audience.
Le Pauvre se présente, &, ses titres en main,
Prouve au Juge avec éloquence,
Que son droit est clair & certain.
L'Usurpateur prend la parole ensuite.
Il allégue l'usage & les Loix du Pays:
On m'oppose, dit-il, des titres, des écrits;
Et moi, j'ai des témoins, gens du plus grand mérite;
Vous les voyez, Seigneur. Le droit & la raison
De mon côté font pancher la balance,
Et de concert, m'adjugent la maison.
Le rapport des Témoins doit dicter la Sentence.
Prenant alors un air de gravité,
Le Cadi prononça... Monsieur, dans cette affaire
Vous vous êtes en vérité
Conduit d'une étrange maniere.
Cinq cents Témoins déposent contre vous;
Vous les avez fournis. Ils se déclarent tous
En faveur de votre Adversaire.
Vous ne les recuserez pas...
Reprenez vos cinq cents ducats. —
Il les lui jette avec colere.
Le Pauvre gagna son procès.
L'autre, confus, paya les dépens & les frais.

FABLE III.

LA SOUPE AU CAILLOU *.

DEUX Voyageurs, mourans & de soif & de faim,
Entrent dans une ferme, & demandent en vain
De quoi fortifier leur estomac débile....
Messieurs, dit le Fermier, d'ici jusqu'à la Ville
On compte tout au plus six heures de chemin;
Partez, car nous n'avons ni viande, ni pain. —
N'auriez-vous pas au moins un Caillou? — Pour-
quoi faire? —
Pour faire de la soupe. - Oh! tant qu'il vous plaira;
Cette cour vous en fournira.
Ramassez-en, leur répond la Fermiere.
Mais fait-on de la soupe aux Cailloux? — Oui
vraiment.
Vous l'allez voir. - Dans la cour promptement
Un des deux Etrangers va chercher une pierre,
La décrasse d'abord, la frotte promptement,
La jette ensuite au fond d'une chaudiere,
Qu'il fait remplir d'eau de riviere...
Déja l'eau bout... Goûtez, mes chers amis.
N'a-t-elle pas un goût exquis? —

* Ce Conte est rapporté dans les Lettres de Madame Desnoyers, mais un peu différemment.

Elle n'a point de goût. -- Qu'y manque-t-il ? -- De beurre
Et du sel. -- Mettez-en, pour la rendre meilleure;
Est-ce fait ? -- Oui. -- Goûtez présentement;
La Soupe est-elle bonne ? - Elle est assez passable. --
Elle doit l'être assurément.
Mais vous la trouveriez excellente, admirable;
Si vous vouliez y mettre un chou.
Car enfin le jus de Caillou,
Quoique délicieux, quoique très-salutaire,
Quand il est seul ne nourrit guere. --
Le maître du logis s'empresse de plonger
Dans le sein creux de la chaudiere;
Un chou pris dans le potager...
Maintenant, chers amis, ajoûte l'Etranger,
La seule chose nécessaire,
C'est de couper quelques tranches de pain;
Pour recevoir ce suc divin,
Comme s'il s'agissoit d'une Soupe ordinaire. --

Tout est prêt, & le jus est versé dans un plat,
Avec le gros Caillou, qui tient lieu de volaille...
Que cette soupe est d'un goût délicat !
S'écrie alors la rustique canaille. --
Je vous l'avois bien dit. Nous en ferons souvent.
Ah ! que George sera content !
Lorsque revenu du Village,
Des pierres qu'il néglige, il connoîtra l'usage !
Il ne sçait pas qu'on fait, en ajoûtant un chou,

Du beurre, un peu de sel, de la soupe au Caillou.

DANS mille occasions, pour se tirer d'affaire,
Un peu d'esprit est nécessaire.

****

FABLE IV.

L'ASTROLOGUE *.

DANS un lieu découvert, éloigné de la Ville,
Sidrophil, Astrologue, avoit son domicile,
Il alléguoit pour ses raisons,
Que des Clochers la hauteur importune,
Les branches d'arbres, les maisons,
L'empêchoient d'observer les Phases de la Lune **,
D'étudier le Ciel, de régler les saisons.
Ainsi notre Docteur, au milieu d'une plaine,
Même quand les vents froids sortis de leurs prisons,
Changeoient par leur piquante haleine
L'eau rapide en épais glaçons,
Contemploit le Bélier, le Verseau, les Poissons;

* Ce Conte est imité du Poëme Anglois, intitulé *Hudibras*, chant sixieme. Ce Poëme roule sur les guerres civiles du tems de Charles Ier. La secte des Puritains y est tournée en ridicule. M. de Voltaire regarde cet Ouvrage comme intraduisible, & il a bien raison.

** On appelle Phases de la Lune les différentes manieres dont cette Planete nous paroît éclairée du Soleil.

Peu de gens sont tentés de prendre cette peine.

Un seul Valet lui servoit de Portier,
D'Intendant & de Sécrétaire.
Le même étoit son Cuisinier,
Mais Cuisinier seulement honoraire,
Car Sidrophil faisoit fort maigre chere:
Jamais chez lui la broche ne tournoit,
Que lorsqu'il arrivoit une Eclipse totale,
Ou qu'une Aurore Boréale *
Sur l'horison se déployoit.

La nuit enveloppoit l'univers de ses voiles.
Son Télescope ** en main, le docte Sidrophil,
Du haut de sa guérite observoit les Etoiles.
Tout à coup il s'arrête... Une Comete*** !... O Ciel !...

* C'est une lueur ou clarté qui paroît pendant une nuit obscure, & qui occupe toute la partie septentrionale du Ciel... Une Eclipse est un obscurcissement ou une privation de lumiere dans une Planete. Quand la Planete est entiérement obscurcie, l'Eclipse est totale.

** Le Télescope est une Lunette qui grossit les objets.

*** Corps céleste & lumineux, qui a une sphere d'une si vaste étendue, qu'il passe d'un tourbillon dans un autre. Ce mot signifie en grec, *qui a une longue chevelure*... Les Planetes sont des Etoiles qu'on appelle *errantes*, parce qu'on les voit en plusieurs points du Ciel, ensorte qu'elles ne sont pas toujours également éloignées entre elles, comme les Etoiles fixes... *Dictionnaire de Trévoux*... Il y a sept Planetes. Mercure en est une.

Mais est-ce bien une Comete? ...
Qu'en dis-tu, Valentin? Non. C'est une Planete...
C'est Mercure... Oui, c'est lui... lui-même... Le voilà.
Regarde... Mais que fait-il là?
Comment a-t-il changé de place?
Quelque horrible malheur sûrement nous menace...
Mes yeux sont-ils trompés?... Du haut du Firmament
Mercure tombe... Ah! la chûte d'un Astre
Que peut-elle annoncer? Le plus affreux désastre...
Cher ami, nous touchons au jour du jugement...
Fille du Ciel, sublime Astrologie,
Toi qui faisois le bonheur de ma vie,
Pourquoi m'as-tu caché ce prodige, & comment?...

DITES-NOUS, divine Uranie*,
Ce qui peut effrayer un si rare génie.
Muse, qui possédez son esprit & son cœur,
Daignez sur cet article instruire le Lecteur.

UN Cerf-volant dans la plaine éthérée
S'élevoit d'une aîle assurée.
A sa queue un Astre brilloit,
Astre qui redoutoit le souffle de Borée*;
Et qu'un mur de papier foiblement protégeoit;
C'étoit une lanterne... Aidé de sa Lunette,
Sidrophil honora du beau nom de Comete

---

* Uranie, une des neuf Muses, présidoit à l'Astronomie... Borée est un mot poëtique, qui signifie le vent du nord.

Ce feu qui parcouroit les airs.
Ensuite, il crut qu'une Planete,
Hors de son rang, menaçoit l'univers
D'une destruction complette.
La corde sur cette entrefaite
Vient à se rompre. Adieu Lanterne & Cerf-volant:
Notre Astrologue se figure,
Que par un prodige étonnant,
Il voit la chûte de Mercure.

Que d'erreurs de cette nature,
Dans la tète d'un sot, qui s'érige en sçavant!

FABLE V.

LA PATIENCE MISE A L'ÉPREUVE *.

ALY, riche Marchand, par son luxe endetté,
Vivoit dans la tristesse & dans la pauvreté.
L'aurore avoit deux fois chassé la nuit obscure,
Sans que son estomac eût pris de nourriture.
La faim, guide hardi, vainqueur impérieux,
Le conduit chez Sélim, homme capricieux,
Honnête cependant, libéral, charitable,
Sélim étoit assis. Un repas admirable,

* Ceci est tiré du *Gordien*, Ouvrage périodique Anglois.

Dont l'odeur remplissoit tout son appartement,
N'attendoit, pour entrer, que son commandement.

Quoi! c'est Aly! dit-il. — Oui, Seigneur, c'est lui-même. —
Qui t'amène à cette heure? — Un appétit extrême.
J'ai droit d'être incommode. A jeun depuis deux jours,
Affamé, languissant, je cherche du secours. —
C'est bien dit. Mets-toi-là... Goûte un peu ce potage. .
Qu'en penses-tu? Réponds. - (C'étoit un badinage.
Aly s'en apperçut. On n'avoit point servi.)
Je le trouve excellent. -Tant mieux. J'en suis ravi...
Que dis-tu de ce pain que tu vois sur la table?
En as-tu jamais vû d'une blancheur semblable? —
J'en mangerois bien moins, s'il n'étoit merveilleux.-
(Pas un morceau de pain ne s'offroit à ses yeux.)
Tends ton assiette, Aly. Prends cette cuisse d'oie.—
Aly tend son assiette, & reçoit avec joie
Ce rien qu'on appelloit une cuisse d'oiseau...
Garde ton appétit pour manger d'un Agneau,
Tendre, délicieux, & farci de Pistaches *,
Qu'on le mette sur table. Il est bon que tu sçaches,
Que ce mets qu'on nous sert est un régal de Roi.
On en sert rarement autre part que chez moi. —

* Fruits d'un arbre qui est une espece de térébenthine. Ce fruit est oblong, pointu, de la grosseur d'une noisette, verd, d'un goût doux & agréable. *Dictionnaire de Trévoux.*

Rien de plus vrai, Seigneur, dit l'homme famélique,
Après avoir goûté de l'Agneau chimérique.
Le goût en est exquis, & je ne pense pas
Qu'un mets de cette sorte orne ailleurs un repas.

Bien d'autres plats encor, toujours imaginaires,
Toujours accompagnés d'éloges peu sinceres,
D'un dessert invisible à la fin sont suivis...
Crois-tu donc ce morceau digne de tes mépris?
Dit Sélim. (Il parloit d'une tarte en losange*.)
Tu serois, cher Aly, d'une humeur fort étrange,
Si ce mets délicat par moi-même inventé,
N'excitoit tes desirs & ton avidité...
Mais je t'exhorte en vain. Ma table est trop frugale;
Je comptois te nourrir: tu veux qu'on te régale.
Peut-être es-tu venu muni d'un déjeûné. --
Je ne déjeûne point. Mais j'ai si bien dîné,
Que je puis maintenant jeûner une semaine.
Voyons pourtant la tarte... Elle valoit la peine
D'être mise au milieu de vos fruits excellens.
Que cette invention montre en vous de talens!

Deja depuis long-tems duroit ce jeu bizarre.
Aly, quoique pourvû d'une constance rare,
Tranquille en apparence, étoit fort mécontent
Sélim lui réservoit un surcroît de tourment.

* On appelle *losange*, une figure à quatre côtés égaux, ayant deux angles aigus, & deux autres obtus.

Pendant que la fortune à ton char enchaînée,
Par des bienfaits nouveaux signaloit chaque année,
Tes celliers étoient pleins des vins les plus exquis.
Les vignes de Chiras & celle de Tauris *,
T'enrichissoient alors de leurs fruits tributaires;
Mais depuis que ton luxe & les destins contraires
Ont introduit chez toi la triste pauvreté,
Ton palais de ces vins ne s'est plus humecté.
Je prétends que ton goût se réveille à ma table;
Tiens, vois dans ce flacon la liqueur admirable,
Qui ne paroît jamais qu'aux splendides festins
Des Monarques Persans ou des Princes voisins. —

A peine a-t-il parlé, que d'une main perfide
Il saisit en riant une bouteille vuide,
Dont le long orifice entre dans le sein creux
De deux vases pareils, d'un métal précieux.
Ah! c'est trop de bonté, dit notre parasite;
Vous m'honorez, Seigneur, plus que je ne mérite.
Mais ce vin délicat que j'ai devant les yeux,
M'enivre en un instant & me rend furieux.
De crainte d'accident, dispensez-moi d'en boire. —
Mon vin n'est pas nuisible, ami, tu peux m'en croire. —
Les deux vases alors vers la bouche haussés,
Ensuite lentement vers la table baissés,

* Chiras & Tauris sont deux Villes considérables de Perse. La premiere surtout est célébre par ses excellens vins.

Descendent de concert & montent en cadence.

ALY, pour terminer cette longue séance,
Et pour finir un jeu devenu fatiguant,
Feint d'être ivre, se leve, & marche en chancelant.
Il court. Contre le mur il se frappe la tête,
S'assied, se tient debout, se promene, s'arrête,
S'approche de son hôte, & lui donne un soufflet.
Puis d'un air affligé témoignant son regret,
Ah! qu'ai-je fait? dit-il. Quelle horrible insolence!
Et comment réparer une pareille offense?
Mais étant averti, trop généreux Seigneur,
Deviez-vous m'exposer vous-même à ce malheur?

SELIM reçut le coup sans se mettre en colere.
Il ne condamna point la ruse singuliere
Dont se servoit Aly, pour sortir d'embarras,
Et terminer un jeu qui ne lui plaisoit pas.
J'admire, lui dit-il, ta sage complaisance.
Heureux, qui chez les Grands, souffre avec patience;
Se prête à leurs desirs, se plie à leur humeur!
J'excuse ta saillie, & j'en ris de bon cœur.
L'épreuve étoit trop longue & trop désagréable...
Je t'accorde un plein droit désormais à ma table.
Tu peux venir ici librement tous les jours,
De tes jeûnes forcés interrompre le cours...
Mais de ton estomac privé de nourriture,
Par un repas réel appaisons le murmure.
Esclaves, paroissez, & servez promptement.

On obéit. On sert un potage excellent.
L'Oie arrive à son tour, & sans se faire attendre.
Ensuite vient l'Agneau, si délicat, si tendre,
Il est accompagné de plusieurs autres plats.
Suit la Tarte en losange, & le vin de Chiras;
Ornemens précieux d'un dessert magnifique.
Aly mangea de tout en homme famélique:
Et depuis, quand la faim voulut le tourmenter;
Il alla chez Sélim apprendre à la dompter.

FABLE VI.

La Politique Criminelle *.

Elevé par Achmet dès ses plus jeunes ans;
Le redoutable Abas, Monarque des Persans,
Partageoit avec lui l'autorité suprême.
Ami de l'équité, digne du diadême,
Abas étoit aimé de ses heureux sujets,
Il avoit à son char enchaîné le succès.
Ses ennemis confus lui cédoient la victoire.
Il protégeoit les Arts, il régnoit avec gloire.

Buhamar cependant, Roi d'un Peuple voisin,
Voyoit avec dépit un jeune Souverain
Répandre aux environs la terreur de ses armes.

* Mêlange de Littérature Angloise.

La sagesse d'Achmet augmentoit ses allarmes.
Il sçavoit qu'un Ministre, éclairé, courageux,
Est le plus ferme appui d'un Prince vertueux.

Deux criminels un jour, conduits en sa présence,
Tremblans & consternés, attendoient leur sentence.
Coupables de larcins, commis subtilement,
Mais toujours de concert, jamais séparément,
Ils étoient par la Loi destinés au supplice.
Buhamar arrêta le cours de la justice,
Fit venir en secret ces deux hommes pervers,
Courbés & gemissans sous le poids de leurs fers.
Aux pieds du Souverain, pâles, saisis de crainte,
Ils tombent... Levez-vous, & parlez-moi sans feinte,
Dit le Prince. L'espoir vous est encor permis.
Ces vols, dignes de mort, les avez-vous commis?
Si ces faits sont certains, j'admire votre adresse.
Que ne peut-elle point, jointe à la hardiesse? —
Le mensonge doit fuir loin du trône des Rois.
Coupables de larcin, condamnés par les Loix,
Votre bonté, Seigneur, est notre unique asyle.
Nous l'implorons tous deux. Il seroit inutile
De vouloir à vos yeux cacher la vérité. —
Rien ne m'adoucit plus que la sincérité.
Mais quel est votre emploi? — Seigneur, dès mon bas âge
L'Architecture a sçu mériter mon suffrage.
Celui qui m'accompagne, excellent ouvrier,
Forge des instrumens & de fer & d'acier.

Sommes-nous réunis ; tout cede à notre audace. —
Vous pouvez éviter la mort qui vous menace.
Je connois un moyen. Voyez, fondez vos cœurs.
Le succès vous éleve au faîte des honneurs. —
Ah Prince ! ... Nous jurons... Quel que soit le service...
Fallut-il... — Regardez ce superbe édifice;
Un de mes espions en a tiré le plan.
Le reconnoissez-vous ? Quel est ce bâtiment ? —
C'est le palais d'Abas, dont l'orgueil téméraire,
Poussé jusqu'à l'excès. — Et cette tour de pierre ? —
C'est-là que le Monarque & son premier Visir * ,
Seuls, éloignés du bruit, conferent à loisir.
Elle est dans les jardins. — Je tiendrai mes promesses,
Et je vous comblerai d'honneurs & de richesses,
Si vous faites entrer ces papiers dans la tour,
Allez. Réussissez. Hâtez votre retour. —

EBLOUIS par l'argent qu'on leur donne d'avance,
Ils partent, & bientôt, guidés par l'espérance,
Ils arrivent. Ils vont au palais du Sultan.
Là, ces deux étrangers, sans perdre un seul instant,
Ont recours à la ruse, à l'artifice, au crime.
Tout moyen leur est bon. L'intérêt les anime.
Leur projet réussit. De la tour du jardin
Mille obstacles vaincus leur ouvrent le chemin.
De travaux accablé, le Monarque sommeille.

* Visir est un Ministre d'Etat chez les Turcs.

Tout dort aux environs : mais la trahison veille.
Le cabinet fatal s'ouvre pendant la nuit.
On y met les papiers : on le ferme sans bruit.

SORTANT du sein des eaux, l'Astre qui nous éclaire
Pour la cinquieme fois commençoit sa carriere.
Un officier du Roi fait sçavoir au Visir,
Qu'Abas dans le jardin viendra l'entretenir.
Un Esclave envoyé dans le lieu de plaisance,
Fidele à son devoir, avant la conférence,
Dispose, arrange tout, pour l'entretien secret.
Des papiers, adressés au grand Visir Achmet,
Décachetés, ouverts, excitent sa surprise.
Une lettre de change, au Ministre remise,
Payoit les bons avis, les conseils importans,
Donnés à Buhamar, ennemi des Persans.
La somme chez un Juif devoit être comptée.
Sans vous, disoit ce Prince, *une guerre portée*
Au sein de mon Empire enlevoit mes Etats.
Pour un si grand bienfait que ne vous dois-je pas?

L'ESCLAVE dans Achmet ne voyant plus qu'un traître,
Se saisit des papiers, les présente à son maître.
L'Empereur interdit, croit à peine ses yeux...
Ciel! Achmet s'est souillé par ce trait odieux!...
Achmet, mon favori, l'objet de mon estime!...
Mon gouverneur, mon pere, a commis un tel crime!...
A qui puis-je, grand Dieu, me fier désormais?...

Plus malheureux, hélas! que ses moindres sujets,
Un Roi ne peut trouver un ami véritable. —
Au fort de la douleur qui le presse & l'accable,
Les Seigneurs assemblés : tous d'un commun accord
Déclarent le Visir traître & digne de mort,
Si la lettre de change, au Marchand présentée,
Lui paroît autentique, & n'est point rejettée.
Le Juif, en acceptant ce funeste billet,
Souscrit sans le sçavoir à la perte d'Achmet.
Le Ministre est jugé sur cette preuve unique.
Il subit une mort infamante & publique :
Et ses fils massacrés tombent en expirant
Sur le corps étendu de leur pere mourant.
Crédulité fatale, en cruautés fertile,
Puisse-tu chez les Rois ne plus trouver d'asyle!

BIENTÔT la renommée, à qui rien n'est secret,
S'élevant dans les airs, annonce avec regret
Aux Royaumes voisins cet accident sinistre.
Buhamar s'applaudit de la mort du Ministre.
Ses perfides agens, par l'intérêt conduits,
Entrent, vantent leurs soins, en demandent le prix.
Vous l'aurez, dit le Prince. Une action si belle,
Que la postérité doit prendre pour modele,
Recevra pour salaire une honorable mort.
On vous étranglera. Bénissez votre sort.
Si je vous laissois vivre ailleurs que dans l'Histoire,
Des faits moins éclatans terniroient votre gloire.
Qu'on les fasse mourir. — L'ordre est exécuté.
PAR ceux même qu'il sert, un traître est détesté.

FABLE VII.

LES EPOUX MAL-ASSORTIS *.

JEANNE grondoit toujours, & fur fon trifte époux
Faifoit pleuvoir fouvent une grêle de coups.
Grégoire, au défefpoir, maudiffoit fa fortune....
O mort, délivre-moi d'une femme importune!
Je ne puis avec elle être ivre impunément.
Je te la donne. Viens, & prends-là promptement.
Que j'enterre bientôt ce fléau domeftique. —
Ainfi prioit Grégoire. Un fommeil léthargique
Arrive à l'improvifte, & feconde fes vœux.
Jeanne eft fans mouvement.... Ah! que je fuis heureux!
Elle ne parle plus. Sûrement elle eft morte,
Dit l'Epoux. Je fuis libre. Eh vîte! qu'on l'emporte. —
Elle eft fur la civiere. On la livre au Curé.
Mais tandis qu'au tombeau, de manans entouré,
Le corps va triftement chercher fon dernier gîte,
Piqué par une épine, il remue, il s'agite,
Il foupire, il fe plaint. Les manans interdits
Interrompent leurs chants & leur *De Profundis.*

---

* Ce Conte eft connu de tout le monde. Je ne l'ai vû nulle part mis en vers.

Dans leurs rauques gosiers leur voix soudain s'ar-
rête.
Grégoire consterné de ce tour malhonnête,
Reprend ses premiers fers, & vit dans les tourmens.
Le chagrin le dévore. Au bout de quatorze ans,
La mort si fréquemment par Grégoire invitée,
Porte des coups plus sûrs à la ressuscitée.
Jeanne meurt tout de bon. Plein de joie & de peur,
Le mari délivré va trouver le Pasteur.
En conduisant, dit-il, ma femme au cimetiere,
S'il se trouve une haie, écartez la civiere. —

Ce qu'il disoit tout haut, vous ne le dites pas,
Époux mal-assortis. Vous le pensez tout bas.



FABLE VIII.

L'HÉROÏSME DE LA BONNE-FOI *.

UN Seigneur, à Madrid, blessé, suivi de près,
Et tout couvert de sang, entra dans un Palais...
Seul aux pieds d'une Dame. Ah! sauvez-moi la vie,
S'écria-t-il. Bientôt une troupe ennemie,

* Ce fut sous le regne de Philippe second, que cette Histoire arriva. Elle est rapportée par l'Abbé de Veirac... *Etat présent de l'Espagne. Premiere Partie.*

Si je ne trouve un lieu qui puiſſe me cacher,
D'ici, d'entre vos bras, oſera m'arracher.
Mes jours ſont en vos mains. — La nuit & le ſilence
Régnoient dans l'univers. Pleine de bienfaiſance,
La Dame au ſuppliant ouvre ſon cabinet.
Vous pouvez, lui dit-elle, être sûr du ſecret. —
Mais tandis que ſenſible aux peines qu'il endure,
Elle étanche le ſang qui ſort de ſa bleſſure,
Elle entend des ſoupirs, des ſanglots & des cris... —
On apporte à ſes yeux le corps mort de ſon fils.
L'aſſaſſin, lui dit-on, s'eſt ſauvé par la fuite.
Il eſt bleſſé lui-même... On eſt à ſa pourſuite.
Les Officiers du Roi le cherchent vainement. —

QUELLE eſt votre douleur, en ce triſte moment,
Tendre mere !... Son ſang dans ſes veines ſe glace.
Sa voix meurt ſur ſa langue. Elle tombe, elle embraſſe
Le cadavre ſouillé de ſon fils malheureux.
Bientôt elle s'arrache à ce ſpectacle affreux,
Vole à ſon cabinet... Ah ! c'eſt mon fils, perfide,
Que vient de maſſacrer ton épée homicide.
Ce fils, ſi tendrement par mes ſoins élevé,
Pour être ta victime étoit donc réſervé !...
Aſſaſſin de mon fils, meurtrier ſanguinaire,
Pour combler tes forfaits, frappe, égorge ſa mere...
A la mort qui t'attend, lâche, dérobe-toi.
Ne crains rien de ma part. Je t'ai donné ma foi.
Je ne te livre point aux horreurs du ſupplice.
J'obſerve, en frémiſſant, les loix de la juſtice.

Mais à mes yeux, cruel, ne te présente pas.
Loin des lieux où je vis précipite tes pas.
Docile désormais aux cris de la vengeance,
Je n'écouterai plus la voix de la clémence.
Je t'épargne aujourd'hui. Puissé-je dès demain
Découvrir ton asyle, & te percer le sein! —

FABLE IX.

LE QUIPROQUO FACHEUX *.

CERTAIN Orateur de Village
Préconisoit le Saint du lieu.
Lâches Chrétiens, disoit-il avec feu,
Que n'imitez-vous le courage
Du grand Saint-George? Assailli par la rage
De Satanas, ennemi de tout bien,
Qui d'un dragon terrible avoit pris la figure,
D'un coup de sabre il frappa le vaurien,
Et le fendit jusques à la ceinture. —

ANDRE' Chouard, Phénix des esprits lourds;
Très-attentivement écoutoit ce discours...
Si je pouvois, disoit-il en lui-même,

* Ce Conte est tiré d'un Recueil de Poësies Latines, intitulé *Pia Hilaria*.

Voir & vaincre le Diable ! Ah ! quel bonheur extrême !...
Oui, j'irois volontiers au bout de l'univers,
Pour assommer ce fourbe, ce pervers. —

Se promenant un jour dans la prairie,
Il apperçoit un spectre féminin,
Tel que l'on peint une Furie,
Excepté qu'il avoit une faux à la main.
Chouard, persuadé que c'est l'esprit malin;
S'approche fièrement, & s'armant de courage;
Toi, dit-il, qu'a vaincu le Saint de mon Village,
Redoutable ennemi, fléau du genre humain,
J'ai donc aujourd'hui l'avantage
Si long-temps désiré! Je te rencontre enfin.
Viens, avance. Le Ciel soutiendra ma foiblesse.
Je vais te voir à mes pieds abattu.
Ta force, ta vigueur, tes ruses, ton adresse,
Je m'en soucie autant que d'un fétu. —

Sur le spectre étonné notre Héros s'élance,
Le frappe, le renverse. Il arrache la faux
D'entre ses mains, malgré sa résistance,
Et se dispose à lui briser les os.
Les Moissonneurs du voisinage
Appercevant alors le spectre qu'on outrage,
Se rassemblent fort à propos,
Et courent sus au vaillant personnage.
On arrête Chouard... Eh quoi ! Messieurs, dit-il,
Y pensez-vous ? Vous protégez le Diable. —
C'est ma servante, misérable,

Lui dit Jean, d'un ton peu civil. —
On saisit le Héros, on le traîne en justice.
Si la vieille eût eu la malice
De mourir après tant de coups,
La corde eût été le supplice
D'André Chouard. Mais son sort fut plus doux.
Tant au Chirurgien, pour panser les blessures :
Tant à Jean le fermier, pour calmer ses murmures :
Tant a la vieille femme, & tant au Médecin.
Cela payé, le Saint George fut quitte.
On assûre que dans la suite
Il ne désira plus de voir l'esprit malin.

Tirons de ce récit une double morale.
Le zèle est bon. Mais, s'il est indiscret,
Il fait commettre, en public, en secret,
Plus d'une faute capitale.

Voulez-vous éviter un fâcheux repentir,
N'être point entraîné par quelque erreur fatale ?
Méditez avant que d'agir,
Et réfléchissez à loisir.
Cette maxime est générale.
Sans quoi, vous direz tôt ou tard :
..... Hélas ! j'ai fait comme Chouard.



FABLE X.

L'ORGUEIL LITTÉRAIRE.

UN Poëte d'Athènes *, appellé Cléonyme,
Avoit déja trois fois vaincu tous ses rivaux.
Il se glorifioit de ses doctes travaux,
Et son orgueil lui sembloit légitime.
A ses succès, un jour il pensoit dans son lit.
Le sommeil, ami du mensonge,
Sur ses yeux fatigués, au milieu de la nuit,
Verse ses doux pavots, & lui envoie un songe.

SON valet Xanthias, vêtu superbement,
Distrait, rêveur, se présente à sa vue.
Cléonyme lui dit, frappé d'étonnement :
Que fais-tu donc, mon ami, dans la rue?
Retourne à la maison. Crois-tu que j'ai dîné?...
Cet habit, d'où vient-il? Et qui te l'a donné? –
Xanthias lui répond. J'admire votre audace.
Dès ma tendre jeunesse, habitant du Parnasse,

* Athènes, Ville très-célèbre de Grèce, consacrée à Minerve, de qui elle tire son nom. Elle a produit une infinité de gens sçavans & d'habiles guerriers. Cette Ville qui n'est plus qu'un Bourg, appartient aujourd'hui aux Turcs. Le Port d'Athenes s'appelloit le Pirée.

J'écoute chaque jour dans le facré vallon
Les fublimes avis de mon maître Apollon.
Quoi ! vous ne fçavez pas que mon rare génie
Enfante tous les mois, foit une Tragédie,
Soit des vers amufans, foit des Odes enfin,
Dignes du grand Alcée *, & du Chantre Thébain ?
Si donc vous me voyez un habit magnifique,
Cet habit, je le dois à l'eftime publique,
A mes talens divins, qui, par-tout annoncés,
Ont, comme ils devoient l'être, été récompenfés. —
Mais vous êtes mon domeftique,
Répliqua le Maître interdit.
Vous êtes Xanthias. — Qui peut vous l'avoir dit ?
C'eft fans doute des Dieux la prompte meffagere,
La Déeffe aux cent voix, qui d'une aîle légere
Parcourt l'efpace immenfe, & répand en tous lieux
Les refpectables noms des Poëtes fameux.
Ce que vous ajoutez eft une calomnie.
Votre efclave ! Qui ! moi ! Pere de l'harmonie,
Phébus, dont l'efclavage eft fi noble & fi doux,
Je n'ai, vous le fçavez, d'autre Maître que vous. —
Je défierois Cléonyme lui-même

* Alcée, fameux Poëte Lyrique, natif de Mitylène dans l'Ifle de Lefbos. Horace l'a pris pour modele dans plufieurs de fes Odes. Le Chantre Thébain, dont il eft ici parlé, eft Pindare, qui naquit à Thèbes, environ 500 ans avant Jefus-Chrift. Nous avons perdu un grand nombre de fes Poëfies, & nous n'avons que quelques fragmens courts & imparfaits de celles d'Alcée.

D'exprimer la surprise extrême
Qu'il ressentit alors. Il ne répliqua pas.
Vers le Pirée il dirigea ses pas.
Là s'offrit à ses yeux le Poëte Euripide ;
Contribuant à la chûte rapide
D'une Nef * qu'on lançoit dans l'eau.
Aristophane ** équipoit un Vaisseau,
Grimpoit au haut du mât, & déployoit les voiles.
Sophocle, auprès de lui, vêtu légérement,
Gesticuloit, & parloit sçavamment
De l'Ourse, d'Orion, des Vents, & des Etoiles.
Cléonyme croyoit le monde renversé.
Tandis qu'il rêve à ce mystere,
On accourt, on l'arrête, & d'un air courroucé
Quelqu'un lui dit : Esclave téméraire,
Je te tiens donc enfin : Tu ne t'enfuiras plus.
Le châtiment le plus sévere
Va punir ton forfait. Tes cris sont superflus.
Qu'on l'entraîne en prison. — Le Poëte confus
Répond : vous vous trompez. Mon nom est Cléonyme.
Eh ! oui ! Nous le sçavons. — Mais quel est donc mon crime ? —

* Ce mot ancien qui signifioit *Navire* ou *Vaisseau*, est encore en usage chez les Poëtes.

** Poëte Comique d'Athènes, dont il nous reste onze Comédies. Il haïssoit beaucoup Socrate. Ce fut contre ce Philosophe qu'il composa sa Comédie des Nuées... L'Ourse & Orion sont deux constellations.

Avance, marche vîte, esclave fugitif.
Avance. Tu viendras avec nous, mort ou vif. —

CLEONYME effrayé se réveille. Il frissonne,
Il se frotte les yeux, il regarde, il s'étonne
De se voir seul & d'être dans son lit.
Ne pouvant s'ôter de l'esprit
Qu'on le poursuit, & qu'on l'arrête,
De ses draps, en tremblant, il se couvre la tête.
Il se détrompe enfin, se leve, & sans tarder,
Va voir Socrate... O vous, que la Philosophie
Instruit de tout, je viens vous demander
Ce que mon songe signifie. —
Socrate * écoute... Ami, répondez-moi,
Dit-il ensuite, & calmez votre effroi.
Je sçais que vous êtes Poëte.
Vous composez des vers charmans;
Plus d'un rival par sa defaite
A fait connoître vos talens.
Si souvent couronné des mains de la victoire,
N'auriez-vous pas acquis un peu de vaine gloire? —
De vaine gloire! Non. J'ai bien quelque mépris
Pour ceux que j'ai vaincus par mes doctes écrits,
Et pour tout le peuple d'Athènes;
Mais s'ensuit-il que ma gloire soit vaine? —

* On a voulu donner ici une idée de la méthode que Socrate employoit pour persuader. C'est ce qui pourra faire excuser la longueur de cette piece.

Je ne dis pas cela. Mais pourquoi Xanthias
Ne fait-il pas des vers aussi beaux que les vôtres? —
Un esclave, Seigneur, travaille pour les autres.
Son temps n'est pas à lui. Ses soins, ses embarras. —
Si Xanthias étoit son propre maître,
Il pourroit donc se signaler,
Faire des vers, vous égaler,
Vaincre aussi ses rivaux? — Cela pourroit bien être,
S'il avoit de l'esprit. Vous savez que j'en ai. —
Cet esprit, qui vous l'a donné? —
Je l'ai reçu des Dieux. — Et non pas de vous-même? —
Non, sans doute. — Par conséquent,
A Xanthias l'Etre suprême
Auroit, s'il l'eût voulu, fait le même présent.
La chose seroit-elle absurde? — Nullement. —
Auriez-vous pû naître dans l'esclavage? —
Eh! vraiment oui. Mais ç'eût été dommage. —
De qui cela dépendoit-il? — Des Dieux. —
On ne sçauroit répondre mieux.
Parlons d'Aristophane. Ami, soyez sincere.
Que pensez-vous de lui? — Je crains de vous déplaire. —
Hélas! vous me connoissez peu.
N'a-t-il pas du génie, & du nerf & du feu? —
J'aime son élégance, & sa touche hardie.
C'est un modele en fait de Comédie. —
Et si la pauvreté l'eût rendu matelot,
Comme dans votre rêve? — Il n'eût été qu'un sot. —

La Tragédie est un art difficile,
Où l'on voit réussir deux ou trois entre mille.
Si Sophocle est sublime, Euripide est touchant.
N'est-il pas vrai? — J'en conviens aisément. —
Supposons-les tous deux nés d'un Pilote habile;
Elevés sur la mer, quel seroit leur talent? —
Au lieu de Poëmes Tragiques,
Ils nous auroient donné des Traités sur le Vent,
Et des calculs Astronomiques.
Peut-être sçauroient-ils lancer adroitement
Quelque Vaisseau sur l'humide élément. —
A-t-il dépendu d'eux d'avoir tel ou tel pere? —
Non. — D'avoir de l'esprit, d'être Poëtes? — Non,
L'homme reçoit des Dieux tout ce qu'il a de bon.* —
Si quelqu'un vous faisoit un don considérable,
Auriez-vous du mépris pour les gens moins heureux? —
Un tel mépris seroit inexcusable. —
Fort bien. Résumons vos aveux.

Si Xanthias n'est pas ce que vous êtes,
C'est, peut-être, qu'esclave, il manque de loisir;
Etant libre, il pourroit faire ce que vous faites,

* On ne doit pas plus se glorifier de son esprit, dit l'Auteur du songe d'Irus, que de la couleur de ses cheveux. Nous n'avons pas plus fait pour avoir, ou non, du génie, que pour être blonds ou bruns. Ce qui dépend de nous, c'est de faire un bon usage de nos talens, si nous en avons, d'être vrais, & de tendre à la vertu. La vérité ne tourmente que les sots.

Ceux qui, poussés par le noble désir
De briller au rang des Poëtes,
Fréquentent d'Apollon les aimables retraites,
Formés par un Pilote, auroient mis leur plaisir
A parler d'Orion, de l'Ourse, des Planetes.

ELEVÉ dans les champs, au lieu d'écrire en vers,
Vous auriez labouré, bêché, taillé la vigne.
Appliqué, comme esclave, à mille emplois divers,
Vous n'auriez pas tracé seulement une ligne.

IL n'a pas dépendu de vous
De vous choisir un pere, & de prendre naissance
Dans tel lieu, dans tel temps, dans telle circons-
tance.
Notre esprit ne vient pas de nous.
C'est un don de la providence.

REGARDER d'un œil méprisant
Celui qui, moins heureux, n'a pas eu de présent,
C'est une vanité pleine d'extravagance.

VOILA, Cléonyme, pourtant
L'effet qu'en vous a produit la science.

SOYEZ humble, modeste, & rendez graces aux
Dieux,
Qui vous ont accordé des talens précieux.
Pensez à votre songe. Il n'est plus un mystere.
Ce songe favorable est descendu des cieux,
Pour étouffer votre Orgueil Littéraire.

FABLE XI.

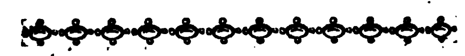
LE PAÏSAN ET LA RIVIERE*.

CERTAIN manant voyageoit pour affaire;
Il n'avoit point vû de riviere.
Il en voit une... Eh! bon Dieu! Qu'est ceci?
Dit-il. Comment ferai-je? Où trouver un passage?
Quand je suis sorti du Village,
On ne m'a point parlé du fossé que voici.
Le sauter à pieds joints n'est pas chose facile.
Asseyons-nous. Cette eau s'écoulera.
Dans deux heures au plus rien ne m'empêchera
De passer outre, & d'aller à la Ville.
Ayant fini ce beau discours,
Il attendit, & demeura tranquille.
Mais en dépit du manant imbécile,
L'eau coule, & coulera toujours.

IL n'est rien, dites-vous, que le temps n'affoiblisse;

* Horace, dans la seconde Epître du Livre premier, raconte cette Fable en deux vers. Quand je l'ai traitée à ma maniere, je n'avois aucune connoissance des Fables de M. de Launai. Il en a fait une sur le même sujet, qui est très-bonne, quoique la morale qu'il en tire soit différente de celle d'Horace, que j'ai crû devoir suivre.

Je vaincrai quelque jour ce dangereux penchant,
Que je ne puis surmonter maintenant. —
Hélas ! jeune esclave du vice,
Vous ressemblez au Païsan.
Vous attendez que le fleuve tarisse.



FABLE XII.

L'EPINE ET LA ROSE.

L'ART se joignit à la nature,
Pour former un jardin charmant.
La Tulipe, l'Œillet, & le Lys odorant
Y faisoient éclater leur superbe parure.
La Rose étoit la Reine de ces fleurs.
Chacune hautement s'empressoit de le dire.
On reconnoissoit son empire.
La Rose avoit gagné les esprits & les cœurs.
A cette aimable Souveraine
L'Epine dit un jour... Ce Parterre est à vous.
Que font ici ces fleurs ? Eh quoi ! vous êtes Reine,
Elles sont dans votre domaine,
Et vous les voyez sans courroux !
Pourquoi supportez-vous une pareille injure ?
De vos bontés quel est le fruit ?
Dans un cabinet de verdure
Le Chevrefeuil s'est introduit.

Un

Une plante ! Quelle impudence !
Maîtresse de ces lieux, vous souffrez sa présence ! —
Oui, répondit la Rose, oui sans doute. Jamais
Une Reine n'est seule. Il lui faut des sujets.
Ces Fleurs que vous blâmez, respectent ma puissance.
D'une commune voix vantent mon excellence,
Font mon éloge. Et moi de mon côté
Je traite mes sujets avec humanité.
Plus le nombre en est grand, plus je reçois d'hommages.
A l'égard de ce Chevrefeuil
Né depuis peu, s'il avoit de l'orgueil,
Il mériteroit vos outrages.
Mais il se rend justice, & sçait que ses attraits
Sont effacés par ceux des Lys & des Œillets :
Il cede à l'Anémone *, à la Tulipe aimable.
Dès-lors je dois lui faire un accueil favorable.
Épine médisante, en blâmant sa couleur,
Avouez qu'il répand une assez bonne odeur.

LA FABLE est le jardin qu'à vos yeux je présente,
Lecteur sans préjugé. L'Anémone, le Lys,
L'Œillet, la Tulipe charmante,
Ce sont les bons Auteurs que la Fable a produits.

---

* L'Anémone est une fleur très-belle & très-estimée. Elle tire son nom d'un mot Grec, qui signifie *vent*, soit parce qu'elle se trouve dans des lieux exposés au vent, soit parce que ses semences sont aisément emportées par le vent.

La Roſe, des Fleurs Souveraine,
Ne peut être que LA FONTAINE,
Devant qui fléchit les genoux,
Comme devant ſon Roi, tout Auteur Fabuliſte.
L'Epine, c'eſt un homme triſte,
Atrabilaire, & toujours en courroux,
Qui voudroit dégarnir le Jardin de la Fable :
C'eſt un Cenſeur impitoyable,
Qui ne cherche qu'à mordre, & qui trouve mauvais
Que LA FONTAINE ait des ſujets!
Il ne voit pas qu'un Roi, tout ſeul dans ſon Royaume,
Eſt moins un Roi qu'un vain fantôme.
Ce miſantrope injuſte & plein d'orgueil,
Doit ſur-tout condamner le hardi Chevrefeuil.
A lui permis... Mais j'ai droit de paroître;
Pourvû que de Richer j'admire les talens,
Pourvû que dans Aubert, reconnoiſſant un Maître,
Je ne prétende point monter aux premiers rangs.

AU RESTE, quel que ſoit le deſtin de mon Livre,
Je puis être affligé, mais non pas abattu.
Tout le monde avouera qu'il exhorte à bien vivre,
Et qu'il inſpire la vertu.

Fin du ſixiéme & dernier Livre.

TABLE
DES FABLES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

Fin de la Table des Fables.



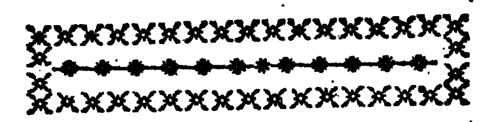


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIERES DE MORALE,

ET AUTRES,

Contenues dans ce Volume.

Iv

recommandent, lui ôte souvent une partie de ses attraits. *Livre I, Fable 2.*

Vices. Les vices d'un particulier ne doivent être imputés qu'à lui, & pas à d'autres. Conclure ainsi du particulier au général, c'est un défaut de logique, dont un homme de bon sens devroit avoir honte; & qui cependant est bien commun. *IV*, 9.

Vivacité. Elle peut avoir des suites fâcheuses, quand elle n'est pas renfermée dans de certaines bornes. Mais elle est beaucoup moins à craindre que l'humeur sombre d'un homme caché. *V*, 11.

L'homme vif menace & s'appaise. L'homme sombre ne dit rien, & se venge. *V*, 13.

Zèle. Il est louable, pourvû qu'il ne soit pas indiscret : car alors il fait tomber dans bien des fautes, souvent irréparables. *VI*, 9.

Fin de la Table des Matieres de morale.

Chez Gueffier, rue de la Harpe.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Fables & Contes Philosophiques.* Je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui m'ait paru devoir empêcher d'en permettre l'impression. A Paris, ce 5 Octobre 1770.

LOUVEL.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, &c. Salut. Notre amé le sieur NICOLAS-AUGUSTIN DELALAIN, Libraire : Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Fables & Contes Philosophiques, par M. Barbe.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité, & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu

de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées, &c. qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur de Meaupeou ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Meaupeou : le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, &c. Voulons qu'à la copie des Préſentes, &c. foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, &c. car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le dix-ſeptieme jour du mois de Janvier, l'an mil ſept cent ſoixante & onze, & de notre Regne le cinquante-ſixéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Lib. & Imp. de Paris, n°. 1347. fol. 424. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 24 Janvier 1771.

J. TH. HERISSANT, Syndic.

MC



